

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Les grandes
énigmes de**

Gilles Massardier

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GILLES
MASSARDIER

CONTES ET RÉCITS LES GRANDES ÉNIGMES DE L'HISTOIRE



*La Bête
du Gévaudan*



*Le Masque
de fer*



*L'Homme
de Neandertal*



Contes et Légendes de tous pays

Contes et Récits
LES GRANDES ÉNIGMES
DE L'HISTOIRE

Par
Gilles Massardier

Illustrations : Vincent Rio

Éditeur : Nathan
ISBN : 978-2092820988



I

SUR LA PISTE DU PASSÉ

Par hasard ! Cédric Aveiro et José, son beau-père, étaient tombés par hasard sur cette faille à flanc de colline, que des fourrés cachaien à demi. Les deux amateurs de spéléo s'étaient aussitôt glissés à l'intérieur pour déboucher dans une grotte. Et là, dans les faisceaux de leurs lampes, la grande claque de l'émerveillement !

Bouche bée, yeux écarquillés, ils s'étaient gorgés de ce spectacle de l'aube de l'humanité : sur le roc taché de lumière se découpaient des mains cernées d'ocre. Elles évoquaient ces empreintes en négatif que l'on réalise, enfant, en soufflant de la peinture par-dessus ses mains.

Plus loin, les halos lumineux éclairèrent quelques silhouettes, gravées ou peintes, simples courbes brunes et noires dans lesquelles ils reconnurent des hommes, des bisons, des chevaux, des cerfs.

José avait retenu l'adolescent par le bras, l'empêchant d'aller plus loin :

— Nous ne devons pas brouiller la piste du passé, lui avait-il simplement murmuré, comme s'il avait eu peur, en parlant trop fort, de rompre l'enchantement.

Cédric aurait bien voulu garder cette caverne rien que pour eux, mais son beau-père lui avait expliqué qu'elle appartenait à l'humanité entière.

— Peut-être qu'on donnera ton nom à cette grotte, avait dit José pour le reconforter.

Après quelques secondes de réflexion, Cédric avait hoché la tête, les yeux brillants. Son nom ? À une caverne préhistorique ! Voilà qui ferait sensation à la récré parmi ses copains de cinquième.

Et ils avaient regagné la surface.

De longs mois s'étaient écoulés depuis qu'ils avaient révélé leur découverte. La grotte « Aveiro » était désormais interdite au public, même à eux. Un jour, pourtant, Cédric reçut une invitation du professeur Bérillon, le responsable de l'équipe de préhistoriens chargés des fouilles.

L'adolescent reconnut tout de suite le scientifique – il l'avait vu à la télé – qui les attendait devant la cavité déblayée. La cinquantaine cool, portant catogan et jean, Bérillon serra chaleureusement la main de José et celle de Cédric, qui gonfla ses joues d'importance.

— Vous allez être les premiers à apprendre la nouvelle. Nous venons de faire une sacrée trouvaille ! Deux squelettes humains... d'espèces différentes(1), Cro-Magnon et Neandertal, dans une sépulture commune.

— Qu'est-ce qu'il y a de si exceptionnel là-dedans ? questionna José.

— Eh bien, fit Bérillon, pendant des millénaires, ces deux espèces d'hominidés ont vécu sur les mêmes terres correspondant à l'Europe actuelle. Neandertal, le plus ancien occupant des lieux, et Cro-Magnon, le nouveau venu, originaire d'Afrique. Et puis, environ 30 000 ans avant Jésus-Christ, pffuit ! Le premier disparaît au profit du second.

La voix du professeur s'emballa sous l'effet de l'excitation :

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ? On a avancé un certain nombre d'hypothèses, mais sans jamais trancher. Avec cette tombe, nous tenons une piste particulièrement intéressante. Mais trêve de discussion, venez ! Mes collaborateurs vous expliqueront tout ça en détail devant les squelettes.

Lorsque Cédric et José pénétrèrent dans la caverne, ils furent aussi émus que la première fois. À cette énorme différence près que la lumière crue des lampes alimentées par le générateur lui ôtait beaucoup de sa magie : partout des piquets, des fils de couleur délimitaient des zones de fouilles, et un quadrillage de planches légèrement surélevées servait de passerelles entre elles. Un vrai chantier !

À quelques mètres d'eux, une femme et un homme procédaient à des mesures sur les squelettes dégagés de leur gangue de terre. Tous deux dans un excellent état de conservation(2).

— Ohé ! Maria, Fred, de la visite !

Aussitôt, les deux chercheurs interrompirent leur tâche. Bérillon se chargea des présentations d'usage :

— Cédric et José, les deux « inventeurs »(3) de la caverne. Professeurs Maria Mervezo, paléo-pathologiste et Friedrich Bach, paléo-anthropologue(4).

Bérillon s'approcha des squelettes :

— Voici elle et lui, deux adultes. Elle est une Cro-Magnon, notre aïeule directe. Quant à lui, un Néandertalien, on le considère d'habitude comme notre oncle éloigné. Regardez comme ils sont différents physiquement. Tenez, leur crâne, par exemple. Celui de la Cro-Magnon est semblable au nôtre avec sa forme générale arrondie,

son front haut, son menton marqué, ses pommettes. Par contre, la boîte crânienne du Néandertalien est aplatie, allongée vers l'avant et forme une bosse à l'arrière. En outre, elle possède d'énormes arcades sourcilières. Observez maintenant la longueur des os : Neandertal était trapu, ramassé et Cro-Magnon plus élancé. Imaginez leur étonnement à tous deux quand ils se sont croisés pour la première fois !

Le Néandertalien lève la tête vers le ciel. L'Eau-d'en-Haut a cessé de se déverser. Ses longs cheveux détrempés dégouttent encore sur ses sourcils broussailleux, sur son nez proéminent et dans les poils rêches de sa barbe. Il passe sa langue sur ses lèvres épaisses afin d'en récolter l'humide moisson. Les peaux de bêtes dont il est vêtu fument au contact des rayons de Feu-du-Jour, dégageant une forte odeur de musc.

Il se terre, accroupi derrière les hautes herbes, sans bouger, une main crispée sur l'épieu dont la pointe a été durcie au feu.

Il renifle une présence. Il est perplexe ; il ne reconnaît pas l'odeur du « deux cornes » qu'il a pisté, à l'écart des autres chasseurs. Imprudemment.

Pas de doute, c'est une odeur de « Vivant qui marche sur deux pattes », mais différente de celle de son clan. Son instinct lui dit de ne pas bouger.

Ses membres inférieurs commencent à le picoter à force de garder la même position. Il tourne lentement la tête du côté de sa main armée. Alors il la voit, pour la première fois, au détour d'une butte.

Elle se tient debout sur ses deux pieds, comme ceux de son clan, les « Vivants sur la peau de Terre ». Pourtant, elle et lui ne se ressemblent pas tout à fait. Sa peau a la couleur de la terre d'en dessous, une teinte foncée, sa silhouette est plus élancée, son allure plus altière. Dans son crâne, il cherche des « sons qui parlent des choses » pour lui donner un nom. Elle est le contraire de la vieille et grasse Whér'maha', « Celle qui soigne avec les herbes ».

Un petit rire retrousse ses lèvres, dévoilant des dents jaunâtres, prématurément usées. Il invente des « sons qui parlent d'elle » et qui signifient « grâce » dans sa langue. Elle devient Oni'ha, « Celle qui vit avec grâce ». Oh ! Oni'ha s'est brusquement arrêtée. Elle hume l'air, regarde dans sa direction. Elle pousse des cris aigus en le montrant du doigt.

— Si ces deux-là ont pu se rencontrer, ils n'ont certainement pas été les seuls, déclara José.

— Bien sûr que non, répondit Fred, le paléo-anthropologue.

— Je me demande comment les uns et les autres ont réagi.

Bérillon prit la parole :

— Nos collègues des autres universités supposent qu'il y a eu des luttes, peut-être même la première guerre d'extermination de l'humanité. Ce qui expliquerait la disparition de Neandertal. Il est vrai que Cro-Magnon avait l'avantage puisqu'il possédait des armes évoluées. Avec ses propulseurs(5), il tuait à une plus grande distance.

Débusqué ! Le sang du Néandertalien cogne fort dans sa poitrine. D'autres « Vivants » surgissent, brandissant leur sagaie. Il remarque aussi des « Vivantes » qui tiennent leurs petits dans les pattes. Le clan d'Oni'ha au complet ! De quoi remplir trois bonnes huttes de peaux. Il aurait dû s'en douter, une « Vivante » ne s'aventure jamais seule sur les pistes de chasse. Il se sent bête, comme quand on met un pied nu dans la crotte de « géant aux bois fourchus »(6).

Il s'apprête à fuir quand il entend quelqu'un se glisser dans son dos. Il se retourne vivement et tombe nez à nez avec des chasseurs de sa tribu. Il pousse un long soupir de soulagement. L'œil noir que lui décoche le chef signifie : « Tu n'aurais pas dû t'écarter du groupe, Turé'ho ». Telle est la suite de sons que les Anciens ont choisie pour lui. Elle signifie : « N'en fait qu'à son crâne ».

Maintenant, les « Vivants qui marchent sur deux pattes » se font face, à découvert. Ils frappent leur poitrail du manche de leur arme, gesticulent, s'insultent, chacun dans leurs sons. Ils ne se comprennent pas. Peu importe, l'essentiel est de crier le plus fort possible pour effrayer les autres.

Quand l'intimidation cesse de faire effet, on passe aux armes. Les projectiles fusent de part et d'autre. Les javelines de Turé'ho et de ses compagnons retombent à mi-parcours, pas plus dangereuses que des branchettes. Au contraire, un javelot adverse se fiche en vibrant à un pouce du pied de leur chef.

Un long murmure d'étonnement et de crainte parcourt les « Vivants sur la peau de Terre » : leur ennemi connaît la manière de tuer de très loin. Ils se concertent des yeux, froncent leurs épais sourcils, puis battent en retraite.

— Attendez ! s'écria Cédric. S'ils étaient ennemis, pourquoi Oni'ha et Turé'ho sont-ils enterrés ensemble ?

— Voilà tout l'intérêt de cette tombe, estima Fred. Elle contredit l'hypothèse de mes confrères, celle de la guerre. La première rencontre entre les clans a peut-être tourné à l'affrontement. Mais rien ne dit que cela fut systématique. Selon moi, Cro-Magnon et Neandertal ont pu faire la paix, s'échanger des techniques, cohabiter et même mêler leur population. Reste à découvrir ce qui a provoqué ces ententes. Peut-être la nécessité de chasser en plus grand nombre ou...

— Pour moi c'est évident ! s'exclama Cédric. Le Néandertalien et la

Cro-Magnon sont tombés amoureux. Et c'est cet amour qui a rapproché les deux tribus.

Quand Turé'ho et les siens arrivent au campement, Feu-du-Jour se couche, incendiant les montagnes de son ocre. Les chasseurs rentrent bredouilles, comme souvent. Heureusement les « Vivantes » ont cueilli des baies et déterré des tubercules(7). Cependant, la rencontre avec « Ceux qui envoient la mort de loin » fait passer au second plan ces problèmes de ravitaillement. Le clan réuni autour des anciens en parle longuement à la lueur des foyers. Il est décidé de les éviter et de s'en méfier encore plus que de « Celui qui grogne et griffe », la bête qui niche dans le ventre de la Terre, comme eux.

Mais Turé'ho ne résiste pas à l'envie de revoir Oni'ha. Les jours suivants, ses pas l'entraînent vers l'endroit où il l'a aperçue la première fois, et encore plus loin, car le clan d'Oni'ha est parti. Il cherche ses traces, son odeur et ses sons. Quand il l'entend enfin, Oni'ha hurle ; elle a peur. Et, comme en écho, le grondement terrible de « Celui qui grogne et griffe » lui répond.

Sans réfléchir, Turé'ho se précipite dans leur direction, un pieu à bout de silex dans chaque main. À plusieurs jets de pierre, une de « Ceux qui envoient la mort de loin » gît à terre. Et, dressé comme un « Vivant qui marche sur deux pattes », gueule béante, babines relevées sur quatre crocs aussi grands que des mains de chasseur, « Celui qui grogne et griffe » va massacrer Oni'ha.

Turé'ho pense brièvement qu'elles se sont approchées trop près de sa tanière. Et, sans plus réfléchir, il se jette sur le fauve pour lui planter un épieu dans le corps.

Un flot rougeâtre, bouillonnant, empoisse la fourrure du monstre. L'animal blessé est encore plus dangereux. Il donne un coup de patte à Turé'ho qui hurle de douleur. La chair de sa cuisse a été raclée jusqu'à l'os ; il est hors de combat. Mais des guerriers, ceux du clan d'Oni'ha, viennent à leur secours ; ils harcèlent la bête qui finit par déguerpir.

Turé'ho grimace, sa cuisse n'est pas belle à voir. Il s'évanouit.

Lorsque Turé'ho reprend conscience, il est couché sur un amas de feuilles recouvert d'une peau. Sa jambe le fait atrocement souffrir. Parmi les visages des « Vivantes » qui le couvent du regard, il remarque celui d'Oni'ha. Ses lèvres émettent une succession de sons pleins de douceur.

Turé'ho met plusieurs jours à guérir, pendant lesquels il apprend un peu les sons d'Oni'ha. C'est elle qui a l'idée de procéder comme avec les petits de son clan. Elle prend son collier de dents de renard et de coquillages entre ses doigts, le montre, émet des sons que Turé'ho répète avec application.

Bientôt, il sait son nom, « Jeune feuille après la neige », et celui de son clan, « Ceux qui vivent en marchant ». Puis un soir, sans rien dire, Oni'ha se couche à ses côtés, dans une des grandes huttes communes, près d'un des foyers rougeoyants.

Au fil des jours, « Ceux qui vivent en marchant » ont accepté Turé'ho parmi eux. Le voyant rétabli, ils lui proposent de chasser avec eux. Mais Turé'ho veut revoir les siens et demande si Oni'ha peut partir avec lui. Les anciens hochent la tête gravement. Ils demandent à Oni'ha de décider. Et elle accepte. Encouragé par cette réponse, Turé'ho propose au clan d'Oni'ha de sceller la paix avec le sien.

Turé'ho est heureux. Il regagne le campement des « Vivants sur la peau de Terre » avec Oni'ha et tout son clan. Les siens sont partagés entre la joie de le revoir vivant et la méfiance envers ceux qui l'accompagnent. Turé'ho leur dit d'être sans crainte ; il raconte son aventure. Des sons admiratifs s'élèvent lorsqu'il montre sa blessure. Puis Turé'ho ajoute qu'il y a de bonnes choses à apprendre des autres. À force de palabres, son clan se laisse convaincre.

Autour des feux de huttes, « Ceux qui envoient la mort de loin » et les « Vivants sur la peau de Terre » apprennent à se connaître. Ils décident de chasser ensemble.

— Hum, hum, un *Roméo et Juliette* préhistorique, mais cette fois-ci avec un *happy end* ! Quoique trop romanesque à mon goût, ton idée est intéressante, Cédric, dit Maria Mervezo. Mais moi, je pencherais plutôt pour une sorte de mariage arrangé par les deux clans, pour conclure une alliance.

— Amour ou arrangement, le fait est là, renchérit Bérillon. Il y a eu mélange de populations et naissance d'enfants.

— Des enfants sont nés ? ! Comment pouvez-vous le savoir ? questionna José, incrédule.

— Grâce à cette concentration de poudre ocre, là, sur le bassin de la Cro-Magnon, indiqua-t-il du doigt. C'était un symbole utilisé pour désigner la maternité.

— Si j'ai compris, fit José. Il y a eu métissage. Neandertal n'a donc pas vraiment disparu de la surface de la Terre !

— C'est ce que pensent certains d'entre nous, confirma Bérillon. Ensuite, de génération en génération, les nouveau-nés de ces unions sont devenus de plus en plus Cro-Magnon et de moins en moins Neandertal.

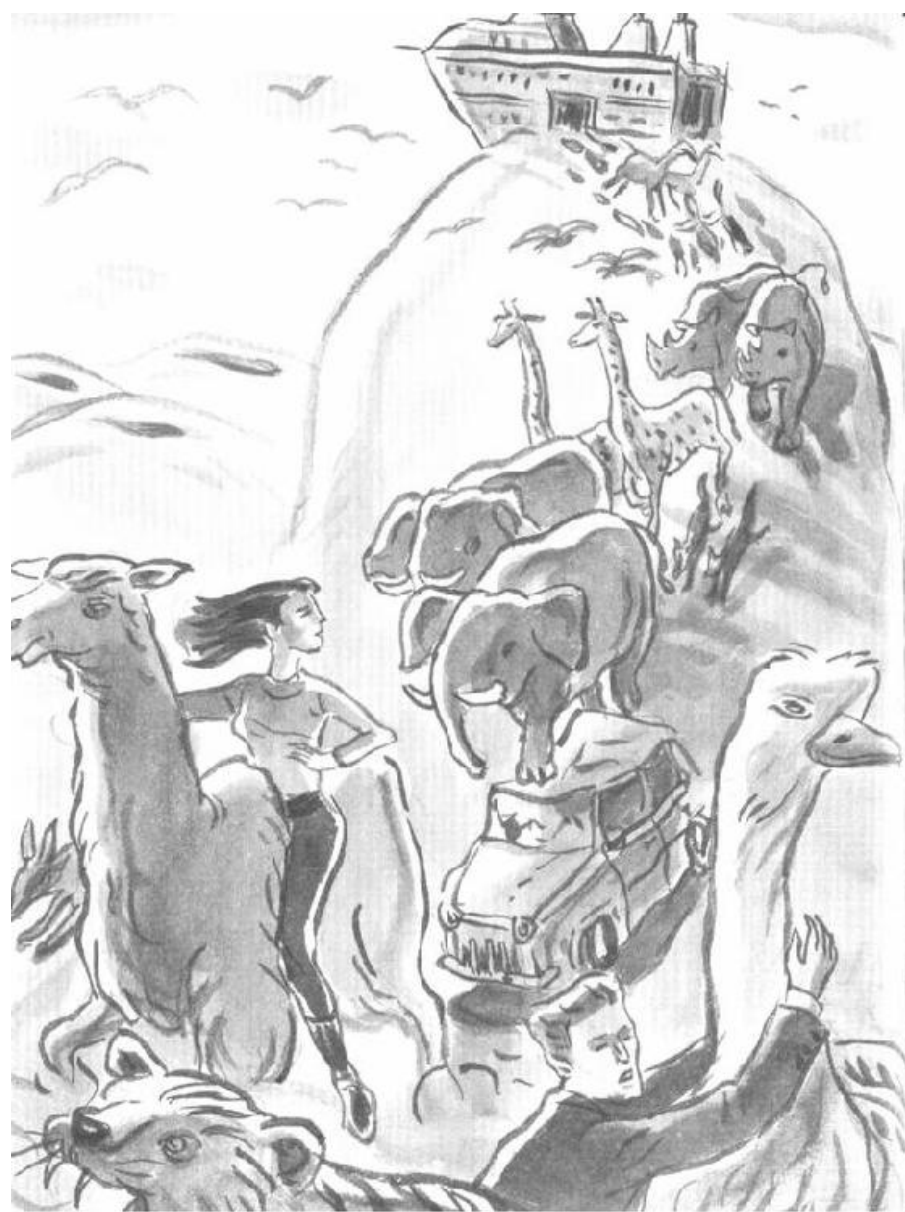
— Nos ancêtres étaient donc des métis ! conclut Cédric.

— Peut-être. Si l'histoire s'est déroulée ainsi, ajouta Bérillon.

Au fil des saisons qui passent, le ventre d'Oni'ha s'est arrondi. Elle le

porte avec fierté, bien en avant, les mains reposant dessous, comme avant elle sa mère et la mère de sa mère. Et quand, enfin, paraît la première née du nouveau clan, elle tient beaucoup d'Oni'ha et un peu de Turé'ho. Demain, ils appliqueront leurs mains sur la paroi du « ventre de la Terre » et dessineront leur vie.





II

LES ENFANTS DU DÉLUGE

*« Le temps va se gâter ces jours prochains
Prévoyez pépins et cirés. »*
Bulletin météo

Malgré des conditions météo exécrables, les inspecteurs Devigoux et Dufort étaient sur la route. Il pleuvait depuis le printemps et l'on était en été. Chaque jour, les chaînes de télévision consacraient l'essentiel de leurs programmes aux dérèglements climatiques qui touchaient l'ensemble de la planète : ouragans à répétition ici, pluies torrentielles là, et à l'inverse, désertification accélérée dans d'autres pays. Le climat était devenu fou ! Les spécialistes qui se relayaient à la télé expliquaient ces bouleversements par l'effet de serre et le réchauffement de la planète(8).

Dehors, sous les phares, la chaussée étincelait d'un blanc d'écume. La voiture fit une brusque embardée qui obligea Benoît Dufort, le visage crispé, à donner un coup de volant pour rétablir sa trajectoire. Il poussa un soupir de soulagement et jeta un coup d'œil à son équipière avant de se remettre à regarder la route, droit devant lui.

D'ordinaire, Marine Devigoux jacassait comme une pie. Là, elle ne disait rien. Mentalement, elle faisait le point sur l'enquête en cours : un vol d'animaux au zoo de Vincennes. L'affaire n'était pas banale : le personnel de nuit du zoo avait été endormi à l'aide de fléchettes hypodermiques et de très gros animaux venaient d'être enlevés ! Leur nombre était ahurissant : deux cent quarante bêtes manquaient à l'appel ; grands pandas, rhinocéros blancs, hippopotames et autres gros mammifères. En outre, les voleurs avaient pris soin d'enlever un mâle et une femelle de chaque espèce. Marine et Benoît s'étaient aussitôt lancés sur la piste la plus vraisemblable, celle de trafiquants.

Au bout de trois mois d'investigations, ils s'étaient rendus à l'évidence : c'était une impasse.

Ce jour-là, ils avaient envisagé de classer l'affaire sans suite. Et puis, dans la soirée, Benoît était passé la prendre à son appartement, avec de nouveaux éléments en sa possession. Marine avait beau ressasser le rapide topo que lui avait fait Benoît, elle n'arrivait toujours pas à y croire, vraiment pas.

— T'as complètement pété les plombs, lâcha-t-elle brusquement.

— Alors pourquoi tu m'accompagnes ? demanda Benoît, sans quitter la route des yeux.

— Tu le sais bien ! Parce qu'on n'a rien d'autre, pas l'ombre d'un début d'indice. Alors, d'après toi, ce serait une secte apo-je-ne-sais-quoi qui aurait fait le coup ?

— Apocalyptique, Marine. Ce sont des gens qui croient que la fin du monde est proche et qui s'y préparent, précisa Benoît. Je suis tombé par hasard sur un reportage télé consacré aux « Enfants d'Enki » et à leur gourou, Atrahasîs. Ils craignent un nouveau déluge.

— Quels drôles de noms ! Ils ont une consonance indienne.

— Mésopotamienne pour être exact. Du nom d'une vieille civilisation d'Asie occidentale. En réalité, le gourou s'appelle Hervé Martin.

— Pourquoi a-t-il pris ce nom d'Atra-machin ?

— J'ai fait des recherches à la bibliothèque. C'est celui d'un personnage de légende, et cette légende a un rapport direct avec les croyances de la secte. Je te la résume :

« Au commencement de l'Univers, les dieux s'étaient répartis les tâches quotidiennes. Les "grands dieux" commandaient, tandis que les "petits dieux" travaillaient dur. Tout allait bien jusqu'au jour où les "petits" se mirent en grève et manifestèrent devant le palais du "grand" Enlil, le patron des dieux.

— Nous voulons l'égalité entre les dieux ! On doit partager le boulot !

Leurs slogans tirèrent Enlil de sa sieste. De méchante humeur, celui-ci exigea la reprise immédiate du travail.

— Retournez à vos tâches ou...

— Ou quoi ? cria le meneur des "petits dieux".

— Ou j'envoie ma garde vous casser la tête !

Les manifestants éclatèrent de rire. N'étaient-ils pas immortels ? Enlil ne disposait d'aucun moyen de pression, mais il ne voulut pas céder pour autant.

Le mouvement se durcit, personne ne travailla plus, les récoltes pourrirent sur pied, les greniers se vidèrent de leurs provisions, les condamnant tous à la famine.

— Cette situation n'a que trop duré ! On devrait voter l'égalité,

conseilla Enki, le plus fûté des “grands dieux”, ou alors trouver d’autres moyens de faire le travail de nos subalternes.

— Jamais je ne céderai, s’obstina Enlil. Je ne veux pas travailler comme un vulgaire “petit”.

— Soit, mais qui va nous remplir la panse ? demanda un des “grands dieux”.

— D’autres êtres, proposa Enki.

— Quels êtres ?

— Ceux que je vais créer. Il me faut juste de l’argile et un peu de sang de l’un d’entre nous. On peut prendre celui d’un “petit”. Cette nouvelle main-d’œuvre accomplira les corvées.

Bien entendu, la proposition d’Enki fut acceptée. Il façonna donc des créatures qu’il nomma “hommes”. Au sortir de leurs moules, les hommes se mirent au travail et la situation redevint normale chez les dieux.

Cependant, les hommes travaillaient en chantant, et comme ils travaillaient à longueur de journée, ils chantaient d’autant, troublant les grasses matinées et les siestes d’Enlil. La nuit ne lui apportait pas plus de repos, car après leur journée de labeur, les hommes ronflaient à l’unisson.

— Ce n’est pas bientôt fini en bas ? s’égosillait Enlil. Il y a des dieux qui veulent dormir !

Et chacun de ses hurlements se traduisait par des éclairs zébrant le ciel, imposant un silence aussi respectueux que momentané, car le vacarme reprenait toujours.

Dans un violent accès de colère, Enlil envoya les pustules et les fièvres des épidémies sur les hommes. Voyant sa création décimée, Enki accourut et sollicita une audience.

— Vous n’allez quand même pas les exterminer ?! s’exclama-t-il en entrant dans la salle du trône.

— Ah bon, et qu’est-ce qui m’en empêche ?

— C’est absurde ! Ils subviennent à nos besoins.

Après un moment de silence obstiné, la voix renfrognée d’Enlil retentit :

— Non seulement je vais les exterminer, mais je vais même hâter leur disparition en les noyant à grande eau. Tu n’auras qu’à inventer de nouveaux serviteurs, muets, cette fois ! Et surtout, ne t’avise pas de parler de mon projet à “tes” hommes.

Enki promit de ne rien dire. Pourtant, en quittant le roi, il réfléchissait déjà à un moyen de sauver ses créatures sans trahir son serment. Une idée lui traversa l’esprit : s’il lui était interdit de leur parler, rien ne l’empêchait de leur envoyer une vision. Comme Enki ne pouvait faire rêver simultanément l’humanité entière, il choisit un seul homme parmi la multitude : un individu sage et zélé nommé

Atrahasis. Enki fit naître dans l'esprit d'Atrahasis l'image d'un navire ventru : une arche. L'homme rêva qu'il y logeait sa famille, un couple d'animaux de chaque espèce ainsi que des provisions en abondance pour se nourrir et faire des offrandes aux dieux.

Puis le songe devenait cauchemar ; les vannes célestes s'ouvraient et une vague gigantesque balayait les villages sur son passage. Seuls les occupants de l'Arche survivaient. À son réveil, Atrahasis sut qu'il devait se hâter de construire cette arche s'il voulait que sa lignée échappe au déluge. »

Benoît se tut soudain.

— Cette légende ressemble comme deux gouttes d'eau à celle de l'arche de Noé, fit remarquer Marine.

— C'est exact, mais elle est beaucoup plus ancienne. Certains historiens pensent même qu'elle a inspiré le récit biblique⁽⁹⁾ de Noé. En effet, les Hébreux, à qui nous devons l'*Ancien Testament*, ont longtemps vécu en Mésopotamie avant de gagner la Palestine.

Marine observa son équipier en silence. Ils travaillaient ensemble depuis sept ans et pourtant Benoît ne cessait de l'étonner par sa vaste culture.

— Résumons, dit-elle. Le gourou des « Enfants d'Enki » prétend être la réincarnation de ce Noé mésopotamien. Mais quel est le rapport entre l'enlèvement qui nous préoccupe et tout ça ?... Ah !

En même temps qu'elle posait la question, les pièces du puzzle – pluies diluviennes, nouveau Noé, vol de couples d'animaux – s'assemblaient. D'un geste, elle interrompit Benoît qui s'apprêtait à lui répondre.

— Attends ! Tu ne veux quand même pas me faire croire que les « Enfants d'Enki » ont enlevé les animaux afin de les sauver d'un déluge, comme dans la *Bible* ou dans la légende que tu viens de me raconter ?

— Eh bien si ! Et faute d'en trouver dans la nature, ils se sont servis dans un zoo et les ont acheminés vers l'Arche que le nouvel Atrahasis s'est fait construire en Auvergne, dans la chaîne des Puys. Le reportage en parlait aussi. Et c'est justement là-bas que nous nous rendons.

— Il faut quand même être frappadingue pour imaginer qu'un second déluge va nous tomber dessus ! conclut Marine. D'ailleurs, je dis « second », mais rien ne prouve qu'il y en ait eu un premier. Hein, Benoît ?!

Son équipier répondit, un sourire en coin :

— Pas comme on l'entend habituellement, sous la forme d'une pluie diluvienne. Mais à la manière d'un gigantesque raz-de-marée. Aux alentours de 7500 avant Jésus-Christ, une catastrophe a bien eu lieu sur les rives de la mer Noire – qui n'était alors qu'un lac d'eau douce.

Gonflée par la fonte des glaciers d'Europe, la Méditerranée a dynamité la bande de terre qui la séparait du lac. La mer s'est déversée par ce couloir qui deviendra le détroit du Bosphore. Un truc apocalyptique, beaucoup plus impressionnant que tout ce que pourrait inventer le scénariste d'un film catastrophe. Le niveau du lac est monté de cent vingt mètres en quelques semaines, noyant les rivages et les plaines environnantes, et empoisonnant les espèces lacustres(10). Les gens qui habitaient là ont été obligés de fuir. Certains ont réussi à se réfugier en Mésopotamie, où l'on a découvert la légende que je t'ai racontée. Il paraît évident qu'un tel cataclysme a subsisté dans les mémoires et a été transmis oralement de génération en génération avant d'être transformé en parabole(11) par les Mésopotamiens, puis par les Hébreux.

Marine se cala la nuque contre son appui-tête.

— Avec ce qu'on entend ces temps-ci sur le réchauffement de la planète, pas étonnant qu'un fêlé croie à un nouveau déluge. Bon, réveille-moi si tu veux que je te remplace au volant.

Marine fut réveillée par une main qui lui touchait l'épaule. Elle se redressa vivement sur son siège.

— On est arrivés, annonça Benoît en coupant le moteur. Regarde !

Derrière la vitre, Marine aperçut le paysage vert sombre de la chaîne des Puys.

— Bon sang !

Elle se frotta les yeux tant la scène semblait insolite. L'endroit était totalement désert, à l'exception d'une grande arche couleur acier posée sur une hauteur autour de laquelle serpentait la route. Des échafaudages s'accrochaient à sa coque massive, comme sur un chantier de construction navale.

— Et maintenant, que comptes-tu faire ? Monter à l'assaut ?!

— Juste m'y introduire pour vérifier si ma théorie tient le coup.

— Et moi ?

— Tu m'attends là. Si je ne suis pas revenu dans une heure, appelle du renfort.

Marine protesta :

— Pas question, partenaire, je monte avec toi !

Benoît savait qu'il était inutile de discuter. Il gara sa voiture banalisée derrière un bosquet puis, sous la pluie battante, ils se dirigèrent vers l'arche.

Un bon quart d'heure plus tard, ils ralliaient leur objectif, trempés comme des soupes. Ils sautèrent par-dessus les fils de fer barbelés qui entouraient le chantier, sans se soucier de la pancarte « Interdit, propriété privée ». Ils firent le tour de l'arche pour découvrir une

rampe de métal qui donnait accès à une porte automatique, située au-dessus de la ligne de flottaison. Marine montra à son équipier les deux « Enfants d'Enki » armés qui en surveillaient l'entrée, ainsi que les 4 x 4 de la secte.

— Pas cool ! fit Marine en désignant leur pistolet-mitrailleur. Pour des gens qui prétendent sauver les espèces du déluge, ils sont drôlement équipés.

— À mon avis, seuls les « Enfants d'Enki » et les animaux sélectionnés doivent en réchapper. Nous, on n'est pas des « élus ».

— La seule solution pour monter à bord, c'est d'escalader les échafaudages de l'autre côté, murmura Marine. Mais avec la pluie, ça ne va pas être facile.

En effet, les échafaudages étaient plus glissants qu'une patinoire. Benoît faillit plusieurs fois faire le grand plongeon. Marine le rattrapa de justesse en l'empoignant par sa ceinture.

— Reste avec moi, partenaire !

Une fois l'ascension terminée, les deux inspecteurs soufflèrent un peu avant de pénétrer dans l'arche. Personne ne faisait de ronde sur le pont. Marine et Benoît s'engouffrèrent dans le ventre de l'arche et descendirent plusieurs escaliers de fer, pour se retrouver sur une passerelle, juste au-dessus de l'immense soute. Benoît étouffa une exclamation à la vue des centaines d'enclos aménagés à l'intérieur, qui contenaient chacun un couple d'animaux.

Les deux inspecteurs détaillèrent leurs occupants : des bœufs, des chèvres, des chiens et des chats, des renards, et aussi les animaux exotiques volés dans le zoo : des hippopotames, des éléphants, des gazelles, des lions, des girafes... Les animaux ne tardèrent pas à les flairer, et l'Arche s'éveilla de mille cris et rugissements. Marine et Benoît restèrent un long moment bouche bée.

— Bon, il est temps d'alerter les renforts, finit par dire Benoît.

— Les mains en l'air, vous deux ! fit une voix féminine.

« Cueillis comme des débutants ! » pestèrent intérieurement les deux inspecteurs.

— Voilà, tournez-vous lentement, pas de geste brusq...

Marine venait d'attaquer avec une rapidité qui n'avait rien à envier à un as des arts martiaux. Elle agrippa le bras de la « fille d'Enki » et, d'une torsion rageuse du buste, la fit passer par-dessus son épaule et par-delà la rambarde. En tombant, la femme pressa la détente de son pistolet-mitrailleur, et l'écho de la rafale se répercuta dans tout le bateau. Un brouhaha de voix leur parvint aussitôt. Les « Enfants d'Enki » arrivaient !

— On dirait qu'on a un problème !

— J'te le fais pas dire, cria Marine en l'entraînant un étage plus bas, au niveau des enclos.

Elle lui désigna le grand portail d'embarquement :

— Trouve un moyen de l'actionner. Moi, je vais ouvrir les cages.

— Mais les animaux vont se disperser dans la nature.

— J'y compte bien, on en profitera pour s'enfuir !

Au moment où Benoît atteignait le boîtier de commande, les « Enfants d'Enki » débouchèrent sur la passerelle supérieure. Il appuya sur plusieurs boutons. Rien. Il recommença. Toujours rien.

« Magne ! » se dit-il. Au troisième essai, la porte s'ouvrit dans un chuinement. Des balles sifflèrent à quelques centimètres de son visage.

— Tuez les mécréants ! hurlait une voix dans laquelle Benoît reconnut celle du gourou. Tuez ceux qui essayent de s'opposer à la volonté d'Enki !

Benoît se retourna ; à sa grande stupéfaction, il vit Marine juchée sur un chameau, entraînant avec elle la troupe des animaux effrayés par les coups de feu.

— En selle, Benoît !

Benoît enfourcha le premier animal qui passait à sa portée. C'était une autruche !

Il s'accrocha comme il put au volatile, passant ses deux bras autour de son cou. Marine sortait déjà de l'arche, suivie de la horde et bientôt de Benoît sur son autruche. Dehors, les animaux manquèrent d'écraser les deux sentinelles et défoncèrent les 4 x 4 de la secte avant de s'éparpiller dans la nature.

Benoît ne tint guère plus de vingt mètres sur sa monture. Il finit par lâcher prise et atterrit dans une grande flaque d'eau boueuse.

— Hé, Marine !

Marine fit demi-tour pour le récupérer, et c'est dans cet équipage digne des *Mille et une Nuits* qu'ils regagnèrent leur véhicule.

Benoît alerta tout ce que l'Auvergne comptait de policiers et de gendarmes. Moins d'une heure plus tard, tous gyrophares dehors et sirènes hurlantes, les autorités ratissaient le coin, capturant pêle-mêle animaux et « Enfants d'Enki ».

Au petit matin, la pluie s'arrêta enfin. Adossés à la voiture, Marine et Benoît regardaient le soleil orangé et le vert intense de la chaîne des Puys. La journée promettait d'être splendide, et le beau temps annoncé incitait à l'optimisme. Déjà, les inspecteurs oublièrent les « Enfants du Déluge » et leur sombre prophétie.

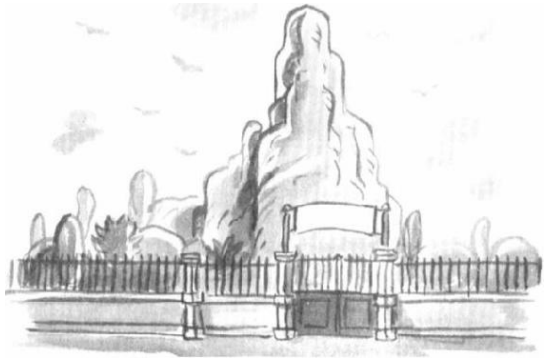
Marine se tourna vers Benoît :

— Tu sais, on devrait rentrer à Paris. On a un tas d'affaires en souffrance.

Son équipier fronça les sourcils.

— Après nous le déluge ! Et si on profitait plutôt de cette superbe

journée ?





III

LE SECRET D'IMHOTEP

Pharaon avait réuni dans son palais tous les architectes d'Égypte, du plus célèbre au plus méconnu. Pharaon avait la folie des grandeurs. Qu'allait-il bien pouvoir leur demander de bâtir cette fois-ci ?

Un ordre claqua, telle la corde d'un arc qui se détend :

— *Hemef*(12) ordonne qu'on lui construise un tombeau digne de lui, plus colossal et plus beau que tout ce qui a jamais été édifié, déclara le porte-parole de Pharaon. Dans un froissement de pagnes, l'assistance s'inclina devant *Hemef* Horus Nétérirkhet(13), bien calé sur son trône.

— *Hemef* exige que sa tombe touche le ciel afin que son âme rejoigne aisément les dieux. En outre, elle devra être construite avec de gros blocs de pierre(14) !

Les visages des bâtisseurs perdirent un peu de leurs couleurs et les regards se firent interrogateurs. « Dresser un tombeau jusqu'au ciel ! ? » Tous se demandaient comment élever des pierres lourdes comme des hippopotames à une hauteur aussi vertigineuse.

— Vous avez trois jours et trois nuits pour en concevoir les plans. À la quatrième aube, *Hemef* choisira le meilleur projet et fera la fortune du vainqueur. Quant aux perdants, ils serviront de collation aux crocodiles !

Malgré la chaleur brûlante de ce jour d'été, un long frisson glacé parcourut l'échine de chacun.

Pas de temps à perdre ! À peine congédiés, les concurrents se mirent au travail. Certains cherchaient l'inspiration dans les livres sacrés, d'autres griffonnaient papyrus sur papyrus, effaçant et recommençant inlassablement. D'autres encore ruminaient les idées dans leur tête et traçaient leurs plans dans le sable. Tous s'activaient frénétiquement ! Le jeune Imhotep comme les autres. Dans l'ombre d'une des pièces de la maison de son père, il tournait et retournait le problème en tous sens quand sa bonne amie, la fille du scribe Sepamesous, se présenta. Il l'accueillit fraîchement. Nefari n'était-elle pas au courant de la

lourde tâche qui lui incombait et du sort qui lui était réservé s'il échouait ? Il tenta de la renvoyer chez son père, mais ses beaux yeux verts soulignés de khôl(15), son sourire et ses reproches le convainquirent d'aller se promener avec elle sur les bords du Nil. À l'oreille, elle lui suggéra :

— Nous en profiterons pour nous baigner, dans un coin sans crocodiles.

Ce dernier mot fit tressaillir Imhotep. Décidément, Nefari était aussi indélicate que belle !

Durant la promenade, Imhotep fit la tête, et pendant la baignade, il ne montra guère plus d'entrain. Il lui était impossible de se détendre.

Allongés, Nefari et lui se faisaient sécher au soleil quand des gloussements leur parvinrent, à peine étouffés par les papyrus. Imhotep se releva et entrevit des bouilles d'enfants hilares.

— Voulez-vous nous laisser tranquilles ! hurla-t-il.

Les gamins s'égaillèrent, plus vifs que les canards sauvages. Imhotep se rua à leur poursuite. Dans sa course, son pied écrasa une butte de terre et il sentit des dizaines de picotements sur sa peau. Il venait de crever le toit d'une fourmilière, et les guerrières lilliputiennes l'attaquaient. Imhotep s'en débarrassa puis se pencha sur le cône de brindilles, de feuilles et de terre. Déjà, des ouvrières réparaient les dégâts. Un vrai chantier, très organisé.

Vivement intéressé, Imhotep observa le travail des fourmis et songea que finalement, il n'avait peut-être pas perdu son temps.

— Imhotep ! Où es-tu ?

Absorbé dans la contemplation de la fourmilière, le jeune homme avait complètement oublié Nefari ; il la rejoignit et l'embrassa dix fois avant de lui expliquer ce qu'il comptait proposer à Pharaon.

Au terme échu, les architectes se rassemblèrent dans une immense carrière de pierre blanche. Le scribe royal Sepamesous en dénombra pas moins de cent, dont Imhotep, le tendre ami de sa fille. Peut-être, s'il parvenait à remporter l'épreuve, lui accorderait-il la main de Nefari. Sepamesous songea qu'il ne lui déplairait pas d'être le beau-père du favori de Pharaon.

Chacun à leur tour, les concurrents présentèrent leur plan. Quelques projets sortaient vraiment de l'ordinaire, comme cette fière colonne de pierre que son inventeur avait appelée « gratte-ciel », ou encore celui qui ressemblait à la double couronne de Pharaon : un *pschent* monumental. Le projet d'Imhotep retint aussi l'attention : il prévoyait de superposer six plates-formes de taille décroissante, obtenant ainsi

une construction à degrés. On aurait dit un gigantesque escalier à quatre pans.

— Ainsi l'âme de Pharaon n'aurait aucun mal à monter au ciel, avait conclu Imhotep.

Mais voilà, deux autres architectes avaient eu la même idée, avec deux ou trois étages supplémentaires. Séduit par la pyramide à degrés, Pharaon sélectionna les trois créateurs. Les quatre-vingt-dix-sept autres, résignés, furent emmenés par les troupes royales jusqu'au Nil. Et, plouf, plouf, plouf... ils firent les délices des crocodiles, qui mirent trois mois à les digérer. De mémoire de saurien, jamais banquet n'avait été aussi plantureux !

Pour les trois derniers concurrents, la partie n'était pas encore gagnée. Le porte-parole de Pharaon ordonna aux tailleurs de pierre de préparer trois blocs de calcaire. Puis il s'approcha du premier architecte.

— Comment comptes-tu transporter cette pierre et la poser sur ses sœurs ? le questionna-t-il en désignant l'un des blocs.

La victoire allait se jouer sur la résolution des problèmes techniques.

— Rien de plus facile, répondit celui-ci. Il faut la broyer et la transformer en chaux en la chauffant. On y ajoute ensuite du sable, de l'eau du Nil et un peu de natron(16) pour que la pâte prenne plus facilement. Enfin, il suffit de la couler dans un moule à l'emplacement voulu. J'ai appelé mon invention « béton »(17).

Mais Pharaon fit un geste sans équivoque. Peut-être le premier architecte était-il trop en avance sur son temps ! Ou l'idée d'une pyramide en toc déplût-elle au souverain de l'Égypte. L'homme fut jeté aux crocodiles, sans que l'on ait vérifié si la formule du « béton » donnait de bons résultats.

Vint le tour du second.

— Et toi, comment comptes-tu transporter cette pierre et la poser sur ses sœurs ?

L'architecte, qui tremblait comme feuille de palmier au vent, s'empressa d'attacher à l'aide de cordages un assemblage de peaux de chèvres au bloc de pierre. Ensuite, il le gonfla au moyen d'un gaz naturel plus léger que l'air, dont lui seul connaissait la composition.

À la stupéfaction de Pharaon et d'Imhotep, le ballon enfla. Il se fit gros, aussi rond que le soleil et commença à flotter dans l'air. On entendit des « Oh ! », des « Ah ! » tandis que le ballon s'élevait avec son chargement. Imhotep était sidéré : l'homme devait être un puissant magicien pour faire voler les pierres !

Des ouvriers maintinrent le ballon immobile, juste au-dessus de son inventeur qui s'enhardit à donner maintes explications.

Il était intarissable, et Imhotep voyait s'envoler ses chances de

gagner lorsqu'on entendit de sinistres craquements. Les cordes se rompirent et le lourd bloc de calcaire s'écrasa sur l'inventeur du ballon. Ainsi réduit en bouillie, il fut jeté dans le Nil où il fit le bonheur d'un vieux crocodile édenté.

Il ne restait plus qu'Imhotep.

— Et toi, comment comptes-tu transporter cette pierre et la poser sur ses sœurs ? répéta le porte-parole de Pharaon pour la troisième et dernière fois.

D'une voix hésitante, Imhotep expliqua que le mode de construction qu'il envisageait nécessiterait une masse considérable d'ouvriers, aussi nombreuse que les fourmis. Pharaon chassa ce problème d'un geste de la main.

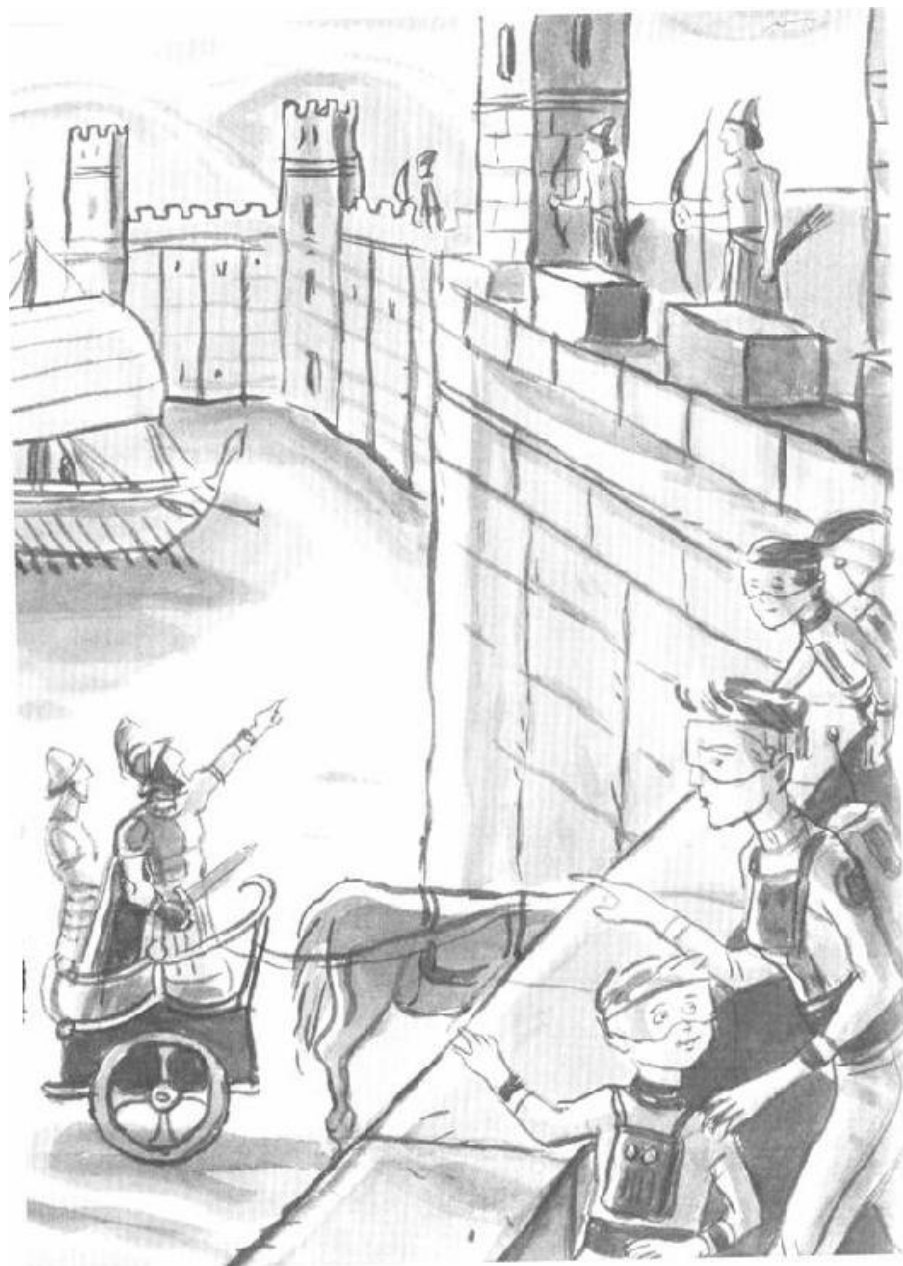
— Si cela s'avérait nécessaire, tous les sujets de Pharaon s'emploieraient à le satisfaire, commenta le porte-parole.

Imhotep révéla sa méthode pour acheminer les pierres au sommet de la pyramide. Pharaon écouta attentivement, il trouva l'idée très simple et pourtant si ingénieuse. Enthousiasmé, il exigea qu'on la mette immédiatement en application. Et cela fonctionna à merveille ! Imhotep échappa donc aux crocodiles. Il reçut les titres de « directeur des travaux du roi », de « maître royal des maçons » et de « vizir »(18). Quant au scribe Sepamesous, il s'empressa de lui accorder sa fille en mariage.

Lorsque, plusieurs années plus tard, Imhotep et son épouse assistèrent à l'achèvement du gigantesque chantier de Sakkara(19), ils ne purent s'empêcher de penser avec une certaine fierté qu'un jour lointain, des gens se demanderaient comment une telle merveille avait bien pu être bâtie.

Ils ne se trompaient pas, la méthode d'Imhotep est aujourd'hui perdue et les égyptologues désespèrent de percer son secret. Il n'est pas une année qui s'écoule sans qu'une nouvelle hypothèse voie le jour.





IV

MA GUERRE DE TROIE

*« Vous trouverez les lieux des errances d’Ulysse
lorsque vous trouverez le corroyeur
qui cousit l’outre des vents. »*

Ératosthène (cité par Strabon, 1.2.15)

Mais où est donc la prof ? Je jette de fréquents coups d’œil à mon holomontre. Neuf heures six minutes cinq secondes neuf dixièmes, et elle n’est toujours pas là ! M^{lle} Sénouba a une bonne minute de retard. Je suis vraiment impatient qu’elle arrive et que le cours d’histoire commence. Pour tout dire, mes trente-six camarades partagent le même sentiment. Oh, pas parce que nous sommes une classe de premiers de la classe, mais parce que M^{lle} Sénouba doit nous emmener dans l’Antiquité, à Troie pour être précis.

C’est fou comme les cours d’histoire ont gagné en intérêt grâce aux voyages dans le temps. Aujourd’hui, chaque établissement possède sa salle équipée du SDS-T, le système de transfert spatio-temporel.

Mon regard accroche pour la dixième fois de la matinée l’affiche de la dernière campagne publicitaire d’Éducation Européenne : « Apprendre l’histoire c’est bien, la vivre en direct c’est mieux ! » claironne-t-elle. « Avec le SDS-T, entrez de plain-pied dans l’école du nouveau millénaire. »

Bon, elle n’est toujours pas là, mais qu’est-ce qu’elle fiche ?! Je trompe l’attente en me rappelant les explications de notre prof de physique à propos du SDS-T. Ce système permet de recourber l’espace-temps, et ainsi de faire coïncider notre époque avec une autre, et notre salle avec un autre lieu.

Soudain, la classe s’agite. Ah, voilà M^{lle} Sénouba, coiffée à la garçonnette, sans maquillage, T-shirt avec transfert hologrammé passé sur un jean élimé. Je pousse un soupir de soulagement. Un instant, j’ai

craint qu'elle soit malade. Ce qui aurait entraîné l'annulation pure et simple du voyage. Une vraie catastrophe ! D'une voix enrouée par le tabac, elle lance à la cantonade son habituel « bonjour jeunes gens ! ».

— Bonjour, Mademoiselle ! répondent à l'unisson nos trente-sept voix.

Elle promène un regard rapide sur la classe.

— Bien, pas d'absent.

Puis elle entre dans le vif du sujet :

— Avant de partir, j'aimerais évaluer ce que vous avez retenu de notre dernier « bond » dans le passé. L'un de vous peut-il me rappeler quel était le sujet d'étude ?

Aussitôt une forêt de doigts se lève.

— Oui, Manon ?

— On voulait vérifier si Homère avait réellement vécu. Vous avez programmé le SDS-T et nous avons été transportés sur Chio, en 820 avant Jésus-Christ, puis sur d'autres îles grecques de la mer Égée, vers 770 avant Jésus-Christ(20).

— Et alors, qu'avons-nous appris ?

— En fait, au moins deux aèdes(21) ont porté ce nom. Le premier a créé l'*Iliade*, et, une cinquantaine d'années plus tard, un second a imaginé l'*Odyssée*. Homère a donc réellement existé, mais ce n'était pas un seul individu. Et il n'était ni vieux ni aveugle, comme on le racontait dans les anciens manuels scolaires(22).

M^{lle} Sénouba fait signe à Manon de s'interrompre.

— Excellent ! Quelqu'un peut-il maintenant me parler de l'*Iliade* ?

Fastoche ! On avait assisté en direct à l'une des représentations, donnée par un des « Homère » à l'occasion d'un festin. Il avait d'abord récité deux épisodes de l'*Iliade*. Puis, à la demande des convives, il en avait raconté un de l'*Odyssée*.

— Moi ! moi ! s'écrie Arthur.

— Bon, vas-y.

— L'*Iliade* raconte une partie de la guerre de Troie.

— Et quelle est l'origine du conflit ?

— Les Achéens – c'est ainsi qu'on appelle les anciens Grecs – ont assiégé Troie pour reprendre la belle Hélène qu'un prince troyen, Paris, avait enlevée au roi Ménélas de Sparte.

— Parfait ! Certains passionnés de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* ont creusé des trous un peu partout en Grèce et en Anatolie(23) dans l'espoir de retrouver les lieux où ont vécu les personnages que tu viens de me citer. L'un d'eux, Heinrich Schliemann, un ancien épiciier fou d'archéologie, a fini par découvrir les vestiges d'une cité. C'était dans les années 1870. Pour lui, pas de doute, il avait découvert la fabuleuse cité de Troie !

Sans s'arrêter de parler, M^{lle} Sénouba tapote sur le clavier greffé à

son avant-bras. Aussitôt, une holocarte du bassin méditerranéen se matérialise et flotte sous notre nez.

— C'est ici (le nord-est de l'holocarte vient d'être zoomé) que Schliemann a entrepris ses fouilles. Sur une colline de la côte actuelle de la Turquie, en face du détroit des Dardanelles.

Les doigts de M^{lle} Sénouba virevoltent sur les touches. L'holocarte se modifie, prend la forme d'une butte située à quelques kilomètres de la mer(24).

M^{lle} Sénouba pianote à nouveau et, aussitôt, la colline se creuse, laissant la place à une simple bourgade, puis à une cité ceinte d'imposants remparts.

— Cette butte porte le nom d'Hissarlik, qui signifie en turc « petit château fort ». Elle est en grande partie composée par les ruines de neuf villes bâties(25) les unes sur les autres. La plus ancienne date de 3000 avant Jésus-Christ, et la plus récente de 500 après Jésus-Christ. Comme si l'on n'avait jamais cessé de reconstruire cette cité.

Sous nos yeux ébahis, pas moins de neuf stades d'évolution de « Troie » défilent en vitesse accélérée.

— Par contre, précise M^{lle} Sénouba, on ne sait pas si cette cité s'est un jour appelée « Troie », car aucun sceau mentionnant son nom n'a été retrouvé. Quant à la fameuse guerre, on se demande encore si elle a vraiment eu lieu. Même si le niveau VI de la ville témoigne de destructions importantes(26). Nous allons vérifier si tout cela s'est déroulé comme l'a raconté Homère. Vous êtes prêts ?

La classe pousse un « Ouah ! » unanime.

— Je suis heureuse de vous voir si enthousiastes. Ah oui, n'oubliez pas de brancher votre dispositif individuel de brouillage. Nous devons être parfaitement indétectables !

Chacun vérifie son bouclier émetteur d'ondes, qui nous rend aussi invisibles que silencieux pour les habitants des autres époques.

— C'est bon ? OK. Direction Troie VI, 1250 avant Jésus-Christ, annonce notre prof en pressant un bouton.

L'air vibre, la lumière change. Un bourdonnement sourd emplit notre salle, signe de la mise en route du SDS-T. Imperceptiblement, les murs se mettent à palpiter, se tordent. Leurs contours perdent de leur netteté ; le plafond et le sol se rétractent. Mon cerveau s'enflamme, comme si un million d'aiguilles se plantaient derrière mes yeux. Je sais que ce sont les effets des milliers d'années de décalage temporel. Je me masse les tempes pour chasser ce mal de crâne.

De nouveaux contours viennent se superposer à ceux de la classe. Nous entrons dans un autre espace à quatre dimensions. D'abord brouillé, le paysage se précise très vite. Je vois apparaître des champs de blé, et derrière des remparts, des tours carrées qui se dressent, hautes comme des immeubles. Nous sommes arrivés à destination !

Un son de trompe franchit la muraille. Les paysans qui viennent de prendre forme dans les champs se dispersent en poussant des cris d'effroi.

— Branchez votre dispositif de traduction universelle, nous conseille M^{lle} Sénouba. Mode hittite(27).

Après un petit ajustement, la traduction nous parvient distinctement :

— Des pirates ! hurlent-ils en regardant derrière nous, des pirates !

Je me tourne vers la mer. Plusieurs dizaines de voiles encombrant l'horizon.

— C'est la flotte achéenne qui s'approche de la baie ! annonce M^{lle} Sénouba, imperturbable. Vous remarquerez qu'Homère a beaucoup exagéré le nombre de vaisseaux dans son *Iliade*(28).

Aucun de nous ne bouge, nous sommes comme saisis d'effroi par le spectacle des navires grecs.

— Bon, suivez-moi. Il faut atteindre la ville avant que les portes ne se referment sur les derniers réfugiés. Sinon, vous pouvez faire une croix sur la visite de Troie.

Nous nous mettons à courir pour rattraper le flot des gens qui se pressent à l'une des portes de Troie. Hors d'haleine, Nico, un gros garçon, souffle aussi fort qu'un bœuf. Moi-même, j'ai un point de côté.

Au-delà de la porte monumentale, ce ne sont que dédales de rues étroites, serpentant entre de petites demeures en pisé, quadrangulaires, et les étals surchargés des commerçants. Des odeurs d'épices et de détritux mêlées me montent au nez, m'asphyxiant presque. Les hommes de cette époque ne connaissaient ni les égouts ni les poubelles. J'évite de justesse un cochon, puis un passant à la riche tunique colorée qui cravache un chameau chargé de marchandises. Être invisible n'est pas de tout repos, car personne ne fait attention à vous. Un début de panique gagne les habitants de la cité qui fuient en tous sens.

— Tenez-vous par la main, conseille M^{lle} Sénouba, et longez les murs. Je ne tiens pas à perdre quelqu'un dans le passé.

Sa crainte est partagée ; nous serrons les rangs instantanément.

À un croisement, j'aperçois un garçonnet vêtu d'un pagne à franges de cuir et de sandales. Il doit avoir dans les sept ou huit ans, pas plus, comme mon petit frère. Il me dévisage, figé comme une statue de marbre. Je hausse les épaules. C'est ridicule : comment pourrait-il fixer quelqu'un d'invisible ? Manon me tire par la main et m'entraîne à la suite des autres.

Sur ma droite, nous surplombant, j'aperçois la silhouette massive d'une forteresse.

— Nous sommes ici dans la basse ville. Là-bas (M^{lle} Sénouba pointe

du doigt la citadelle), derrière cette nouvelle muraille, c'est la haute ville, celle des palais. Troie couvre une superficie de 200 000 m². Ce qui est gigantesque pour l'époque.

— Combien y a-t-il d'habitants ? questionne Charlotte.

— Entre 6 000 et 7 000. Homère n'était pas si loin du compte en évoquant 10 000 habitants. Et si on grimpeait jusqu'aux remparts, histoire de voir où en sont nos Achéens ?

Au pied de la muraille, adossé à une jarre de la taille d'un adulte, je remarque à nouveau le petit garçon, qui m'observe toujours, le visage sérieux. Il fronce les sourcils. Je m'apprête à en parler à M^{lle} Sénouba quand celle-ci nous demande de presser le pas.

Je suis le mouvement ; nous montons rapidement les marches qui mènent au chemin de ronde. Là-haut, des sentinelles casquées de bronze et armées de javelots scrutent les alentours. Nous nous rassemblons dans un coin pour les imiter. Mais nous, on possède des jumelles.

Loin, en contrebas, des navires qui ressemblent à ceux des Vikings, la tête de dragon en moins, mouillent dans les eaux calmes de la baie. Les Achéens s'affairent ; ils débarquent des chevaux et des chars de guerre.

— Deux guerriers peuvent monter à bord de ces chars, déclare M^{lle} Sénouba.

Moins d'une demi-heure plus tard, un des attelages fait le tour de l'enceinte en soulevant un nuage de poussière. À côté du conducteur, un héraut en armes met ses mains en porte-voix. Je règle mon traducteur en mode grec ancien.

— Habitants de Troie(29) ! Je suis Achille !

— Vous avez entendu, M^{lle} Sénouba ?! Schliemann avait raison. Il s'agit bien de Troie ! Et lui, c'est le héros de l'*Iliade*.

D'un geste, ma prof me fait signe d'écouter au lieu de jacasser.

— Habitants de Troie ! Nous ne vous voulons aucun mal. Livrez-nous seulement...

« La Belle Hélène ! » ai-je envie de compléter.

— ... vos richesses, et nous repartirons !

Abasourdi, je tourne la tête vers M^{lle} Sénouba qui sourit.

Sur les remparts, les Troyens gardent un silence obstiné.

— Soit ! vocifère Achille. Vous l'aurez voulu ! Nous raserons Troie, nous tuerons vos fils et réduirons vos femmes en esclavage.

Achille ponctue ses menaces d'un rire de dément.

— Vous en avez assez vu, annonce M^{lle} Sénouba en nous faisant signe de nous regrouper autour d'elle. La réalité ne colle pas tout à fait avec ce qu'a conté Homère, ajoute-t-elle. Cette expédition n'est en fait qu'une *razzia* pour amasser du butin. La ville est riche en étain, un métal précieux à l'époque(30).

— Les Achéens étaient des pillards ? s'écrie le gros Nico, aussi stupéfait que moi.

— Exact. Ils ont même attaqué Troie à plusieurs reprises – j'ai effectué plusieurs voyages pour le vérifier. Il n'y a pas une, mais plusieurs guerres de Troie. Homère a brodé une belle histoire à partir de l'une d'elles. Sachez qu'il ne faut jamais prendre pour argent comptant tout ce qu'imaginent les auteurs de contes.

J'ai du mal à me concentrer sur ce que nous dit M^{lle} Sénouba, car le petit garçon vient de s'extirper du groupe des sentinelles. Il s'avance vers moi. Je règle mon vocatraducteur de poche sur le mode hittite. Ma voix grésille, transcodée :

— Tu peux me voir et m'entendre ?

— Bien sûr ! Êtes-vous des dieux ou des fantômes ?

Zut alors ! Je ne sais pas quoi répondre ; je me contente de lui sourire bêtement. Puis, brusquement, je crie :

— M'zelle ! Ce gamin nous voit !

M^{lle} Sénouba se précipite vers moi.

— Salut ! dit le petit garçon. Êtes-vous descendus du ciel pour chasser les méchants Achéens ?

— C'est impossible ! souffle-t-elle, estomaquée. Il ne devrait pas percevoir notre présence. Surtout ne lui réponds pas !

— Mais...

— Pas de discussion, nous ne sommes pas censés nous trouver ici. Nous ne devons pas interférer avec le passé. Il est temps de partir !

Ma prof pianote furieusement sur son clavier de commande. L'air vibre, la lumière change. Bientôt, l'image du petit garçon va s'estomper. Avant, je lui glisse quelques mots à l'oreille. Déjà, les contours de ma salle d'histoire-géo se superposent à ceux des murailles de Troie. Nous voilà revenus à notre point de départ.

— Tu m'as désobéi ! s'énervé M^{lle} Sénouba. Je t'ai vu lui parler. Mais qu'est-ce qui t'est passé par la tête ?

— Je ne sais pas vraiment, dis-je, l'air faussement ennuyé et intérieurement ravi. Mais comment nous a-t-il repérés ?

— Les gens de l'Antiquité croyaient que certaines personnes avaient des pouvoirs surnaturels, comme celui de voir dans l'avenir, de prédire des choses ou de parler aux êtres invisibles : les fameux devins. Peut-être cet enfant en était-il un. Mais ne détourne pas la conversation, que lui as-tu révélé ?

— Oh, rassurez-vous, trois fois rien. Seulement que le point faible d'Achille, c'était son talon(31).

— Ce n'est pas vrai ? ! se lamente M^{lle} Sénouba. La prochaine fois, tu seras privé de voyage. Oh, inutile de prendre cet air contrit. C'est décidé ! Tu ne viendras pas avec nous vérifier si Cléopâtre avait un nez aussi long qu'on le prétend. Ça t'apprendra à respecter les

consignes !





V

IL DORT ENCORE SOUS LE DONJON DE GISORS

Roger Lhomoy regarde le ciel s'assombrir. On est en mars. À cette époque de l'année, la nuit tombe vite. Le jardinier du château de Gisors(32) trépigne d'une impatience contenue. Bientôt, il reprendra son activité nocturne. À nouveau, il retournera la terre autour du gros donjon octogonal. Il ne le fera pas pour y planter des pétunias ou pour arracher des ronces et des mauvaises herbes, mais pour déterrer un trésor. Celui des templiers(33) ! Le trésor des templiers, c'est son idée fixe, une passion qui remonte à l'enfance.

Il n'était pas plus haut que trois pommes lorsqu'il a entendu parler pour la première fois des moines soldats et de leur fortune enfouie quelque part dans les souterrains du château médiéval. Et même s'il ne se rappelle plus qui lui a raconté cette histoire, elle lui a laissé un souvenir impérissable et a orienté sa vie.

Roger a grandi avec l'histoire dans un coin de sa tête. Adolescent, il a lu sur le sujet tout ce qui lui tombait sous la main. Plus tard, en 1929 – il avait alors vingt-cinq ans –, il s'est fait embaucher comme gardien, guide et jardinier du château par la municipalité qui en est propriétaire. La mairie a mis à sa disposition un logement de fonction dans l'enceinte du château. Il ne pouvait rêver meilleure situation pour mener tranquillement ses recherches.

À la fin des années 1930, après s'être longuement documenté, Roger choisit de déblayer le vieux puits bouché situé au sommet de la butte(34), près du donjon. Il avait lu dans un livre sur les châteaux forts que les puits et les souterrains communiquent souvent entre eux, et espérait ainsi atteindre rapidement le réseau de galeries secrètes. Profitant de la fermeture du château sous l'Occupation(35), il s'attela à la tâche, ne travaillant qu'à la nuit tombée, clandestinement. Il lui fallait à tout prix éviter que les « vert-de-gris »(36) mettent le nez dans ses affaires, et surtout que le maire et ses adjoints le surprennent à creuser sans autorisation – il aurait perdu sa place, et toute chance

d'exhumer le trésor.

Cependant, Roger avait eu beau remuer la terre et les cailloux depuis 1944, il n'avait encore rien trouvé. Malgré deux ans d'échecs répétés, sans compter le danger permanent – il avait failli laisser sa peau au fond du puits sous un éboulement qui l'avait à moitié enseveli –, son ardeur ne faiblissait pas : après l'accident, il avait creusé une galerie parallèle au puits obstrué.

Ce soir de mars 1946, Roger est plein d'optimisme. « Ça y est, la nuit tombe, noire comme le charbon ! » monologue-t-il en se dirigeant vers sa remise à outils. Quelques instants plus tard, il en ressort équipé d'une lampe baladeuse, d'une pioche, d'une barre à mine et d'un panier en osier pour évacuer les gravats. Il transporte son matériel jusqu'aux abords de la nouvelle excavation et il lâche le tout dans l'étroite cheminée avant de s'y glisser, les pieds en premier. Une fois au fond, Roger se contorsionne pour se retourner. Le faisceau de sa lampe perce les ténèbres devant lui. Derrière, l'obscurité se referme comme un cercueil.

À seize mètres de profondeur, le passage fait un coude et s'étend encore sur dix mètres, à l'horizontale. Roger progresse difficilement, tel un mineur dans une veine de charbon. Après un second coude, le tunnel s'enfonce sur quatre mètres, presque à la verticale.

L'air se fait rare et la chaleur est étouffante. Roger reprend son souffle avant de se mettre à piocher.

Il travaille lentement, haletant et transpirant abondamment. Souvent, il doit éponger avec son béret la sueur qui lui coule dans les yeux. Pour s'empêcher de penser à toute cette terre au-dessus de lui, au risque qu'il court, et aussi pour trouver encore la force de creuser, Roger se remémore l'histoire des templiers.

À l'aube du 13 octobre 1307, Philippe le Bel ordonne l'arrestation de tous les templiers du royaume de France. Il a trois bonnes raisons de le faire : il juge l'ordre trop puissant, trop riche et il lui a emprunté beaucoup d'argent.

Han ! La pioche mord la terre qui se désagrège.

Ses hommes de main ont beau fouiller les châteaux et les maisons des templiers, ils ne trouvent pratiquement rien. Où donc est passée leur fortune ?

Eh bien, c'est simple ! Elle est sortie du Temple⁽³⁷⁾ à la veille des arrestations. Dans trois charrettes, comme un vulgaire chargement de fourrage. C'est Jacques de Molay, le grand maître de l'Ordre, qui a décidé le transfert des archives et du trésor dans un lieu sûr. Il se

doutait que le roi préparait un mauvais coup. Les charretiers – en fait, des templiers déguisés en paysans – devaient acheminer leur précieux chargement jusqu'à l'embouchure de la Seine, où les attendaient des navires prêts à appareiller pour l'Angleterre. Mais les carrioles n'ont jamais atteint leur destination !

Voilà ! Cette partie de l'histoire a été racontée par un templier lors de son procès, en 1308. Plus tard, les gens de la région ont brodé leur petite théorie, qui s'est transmise de génération en génération.

L'histoire dit que les charretiers auraient emprunté la vieille voie romaine qui passe par Gisors, certainement dans l'intention d'éviter la grand-route de Rouen, très surveillée. Hélas, cet itinéraire grouillait lui aussi d'agents royaux, et les faux charretiers, de peur d'être pris avec le trésor, s'en débarrassèrent dans un des souterrains du château, que l'un d'eux connaissait comme sa poche. Au bout du compte, les charretiers furent capturés puis torturés, comme la plupart des templiers du royaume. Mais ils ne révélèrent jamais remplacement du trésor.

— Han ! s'époumone Roger sous l'effort. Le trésor doit encore être là !

Il s'arrête soudain. Sa pioche vient de cogner quelque chose de dur. Un rapide examen révèle qu'il s'agit d'une pierre taillée. Fébrile, il dégage la surface d'un mur et donne des coups de barre à mine pour desceller une des pierres. Ébranlée, elle bouge ; il la pousse, elle tombe. L'écho caverneux de sa chute se répercute plusieurs secondes. Pas de doute, il y a une pièce de l'autre côté. Roger exulte : il a toujours su qu'il atteindrait son but. Il ouvre un passage plus large, juste ce qu'il faut pour passer le buste. Le faisceau de sa lampe barbouille l'obscurité.

— Oh mon Dieu ! s'exclame Roger en écarquillant les yeux.

Il remonte, bouleversé, ne cessant de répéter : « Oh mon Dieu ! mon Dieu ! », entre deux ricanements hystériques.

L'aube se lève. Sous terre, il avait perdu toute notion du temps. Il court chez lui, se déshabille, se lave de la tête aux pieds, se rase. Après avoir passé ses habits du dimanche, il se précipite en ville, chez le maire, puis chez les conseillers municipaux. Il bat le rappel. Une bonne heure plus tard, devant le conseil municipal au grand complet, Roger fait part de sa découverte. Il a du mal à contenir son émotion :

— Sous la butte du donjon, il y a une chapelle, large, haute, avec un autel de pierre et aussi des statues représentant le Christ et ses apôtres, grandeur nature.

Roger s'agite de plus en plus, ses yeux brillent d'un éclat fiévreux.

Le maire et ses conseillers s'interrogent : « Roger Lhomoy serait-il devenu fou ? »

De plus en plus exalté, le jardinier de Gisors poursuit :

— Vous n'avez encore rien entendu ! Dix-neuf sarcophages sont entreposés le long des murs. Et ce n'est pas tout : dans la nef, j'ai vu trente armoires en métal précieux de plus de deux mètres de haut. Je... je ne les ai pas ouvertes, mais elles contiennent le trésor des templiers, c'est évident ! Il est enfoui sous nos pieds depuis six siècles. Venez, venez donc !

Les notables hésitent. Plutôt du genre pragmatique, ils n'ont jamais prêté foi à cette légende locale qui prétend que le fameux trésor est caché à Gisors.

Cependant, à force de détails, Roger les convainc de venir vérifier par eux-mêmes. Le jardinier n'a peut-être pas tout inventé !

Arrivés devant le trou creusé par Lhomoy, les bonnes gens de Gisors restent interdits. Assurément, il faut être fou à lier pour s'engouffrer là-dedans.

— Vous nous prenez pour des taupes !? grogne le maire.

— Poussez-vous, bougonne l'un des conseillers, plus téméraire que les autres. J'y vais.

Joignant le geste à la parole, il se glisse dans le terrier de Lhomoy. Émile Beyne est un ancien officier du génie, devenu commandant des sapeurs-pompiers de Gisors. Il examine l'étagage sommaire du boyau. Malgré le danger qu'il pressent, il décide de poursuivre.

Émile Beyne a presque atteint le bout du tunnel. Alors qu'il tente de progresser encore, de la terre glisse le long de sa nuque. Cette aventure devient trop périlleuse ! La galerie menace de s'effondrer. Avant de rebrousser chemin, il lance un caillou au fond du trou. « C'est vrai qu'il y a de l'écho, songe-t-il, comme si le tunnel débouchait dans un volume vide. »

Mais Émile remonte sans avoir rien vu.

Assailli de questions, il explique qu'il n'a pas été jusqu'à la prétendue chapelle. Il est formel : l'endroit est trop dangereux.

— C'est décidé, tranche le maire. Je vais de ce pas demander à la préfecture de nous envoyer des prisonniers allemands(38) pour reboucher tout ce foutoir.

— Non ! vous n'avez pas le droit, proteste Roger. Et le trésor ! Vous oubliez le trésor !

— Ce trésor n'existe que dans votre tête tourne boulée, répond l'élú. Vous avez été victime d'une hallucination. Probablement à cause du manque d'oxygène, de la fatigue et surtout de votre obsession !

Sur ces mots, il tourne les talons, puis, se ravisant, il ajoute :

— Ah oui, et que l'on ne vous voie plus approcher de ce trou. Vous êtes viré, Lhomoy !

Roger baisse la tête ; il enfonce ses mains dans ses poches et serre les poings à s'en faire mal aux jointures. « Ça ne se passera pas comme

ça ! », se jure-t-il intérieurement. « Je vous prouverai, à vous et au monde entier, que j'ai raison. J'ai découvert le trésor des templiers ! »

Quelque temps plus tard, il obtient du secrétariat d'État aux Affaires culturelles l'autorisation de continuer ses fouilles. Mais le maire et ses adjoints l'en empêchent. Non contents de se moquer de son papier officiel, ils le menacent à mots à peine couverts de le faire enfermer chez les dingues s'il s'entête.

Pendant seize ans, jusque dans les années 1960, Lhomoy tente par tous les moyens de reprendre ses recherches, mais il se trouve toujours quelqu'un pour lui mettre des bâtons dans les roues.

En désespoir de cause, il raconte son histoire à qui veut bien l'entendre : un écrivain, des journalistes. Roger participe même à une émission télévisée. En 1962, le battage médiatique est tel que le ministère de la Culture envoie des archéologues sur place. « Cette fois-ci, c'est la bonne ! » soupire Roger.

En ce 12 octobre 1962, les travaux se terminent.

Les responsables du chantier invitent Roger Lhomoy à une conférence de presse au pied du donjon.

— Je peux descendre au fond ? demande Roger tout ému.

— Bien sûr, à vous l'honneur !

Roger ne se le fait pas répéter.

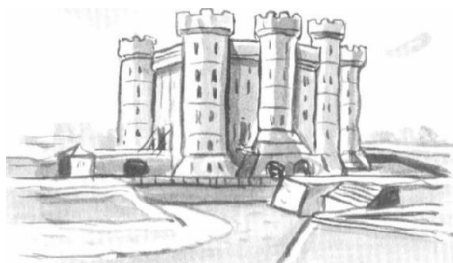
« Pas à dire, ils l'ont sacrement agrandi mon trou, pense-t-il, en entamant la descente. »

Quand il refait surface, le jardinier qui rêvait tout jeune déjà au trésor des templiers pleure à chaudes larmes.

— Vos ouvriers n'ont pas creusé assez profond, sanglote-t-il. Il manque un mètre, un mètre cinquante.

— Non, non, je vous assure, affirme l'un des archéologues. Nous sommes allés aussi loin que possible. Il n'y a que de la terre là-dessous !

Roger tourne le dos, les épaules affaissées. Peu importe ce que disent les notables et tous ces Messieurs de la Culture, il est certain de ne pas avoir rêvé. Hélas, il est le seul à croire que le trésor dort encore sous le donjon de Gisors.





VI

CELUI QUI VOULAIT EXISTER DANS LE REGARD DES AUTRES

Il n'est rien de pire que d'être invisible aux yeux des autres. Moi, Bénigne Dauvergne, je le compris un jour de 1638, quand une voiture manqua de m'écraser. Le cocher m'avait vu ; il avait cependant poussé son attelage. Probablement obéissait-il aux consignes du gentilhomme qu'il transportait. En effet, j'appartenais à cette catégorie de gens de peu dont la vie ne valait pas qu'on ralentisse le carrosse d'un noble.

Ce jour-là, je me jurai de tout faire pour être reconnu.

Pour un roturier(39), orphelin de surcroît, il existe deux moyens de gagner rapidement de la considération : devenir bandit de grand chemin ou soldat. J'avais opté pour le second en écoutant les boniments d'un sergent recruteur qui officiait dans une taverne aussi enfumée que tumultueuse. Le bougre savait s'y prendre pour remplir les bataillons de Sa Majesté Louis le Juste(40). Il commença par me flatter, en me donnant du « Monsieur » – c'était la première fois qu'on me parlait ainsi et je me sentis quelqu'un d'important. Ensuite, il m'invita à sa table, commanda des chopines et se mit à vanter le métier des armes. Il me montra son bel uniforme, raconta ses campagnes, évoqua gaillardement ses conquêtes féminines, parla d'avancement et d'anoblissement.

Ivre de ses belles paroles autant que de vin, je me voyais déjà capitaine, investissant une citadelle ennemie à la tête de mes troupes. Du nord au sud et d'est en ouest, le bon royaume de France bruissait de mes exploits chevaleresques. Sa Majesté ne tardait pas à m'accorder le titre de baron.

À l'époque, il suffisait de lever son verre pour s'engager ; je me souviens d'avoir lancé à tue-tête un « Vive le roi Louis » et d'avoir suivi le sergent recruteur.

En fait, je gravis à peine quelques échelons dans la hiérarchie. À trente-cinq ans, je servais dans une compagnie de mousquetaires, comme simple maréchal des logis. Autant dire que cela faisait bien

longtemps que mes illusions de jeunesse s'étaient envolées. Pourtant, le 5 septembre 1661, à cinq heures cinq du matin précises, ma vie prit un tout autre tour. Ma compagnie stationnait alors à Nantes, où nous escortions la Cour. Mon supérieur, un gascon, une fine lame du nom de d'Artagnan(41), me réveilla en me secouant :

— Maréchal des logis Bénigne, prenez trente hommes armés avec vous, faites seller nos meilleurs chevaux et apprêter un carrosse. Tenez-vous prêts à partir dès que je serai de retour du Conseil du Roi.

— À vos ordres !

La mission devait être de la plus haute importance, car j'avais remarqué le battement nerveux de ses doigts sur la coquille(42) de son épée.

Quand il revint, d'Artagnan escortait un individu poudré, pommadé, vêtu comme un prince.

— Nous avons ordre de conduire Monseigneur au château d'Angers, annonça-t-il de sa grosse voix chantante. Nous l'y tiendrons aux arrêts.

Je m'étranglai de surprise. Je venais de reconnaître Fouquet, surintendant des finances et deuxième personnage du royaume. On disait l'homme riche à millions, propriétaire du magnifique château de Vaux. Le tout Versailles accourait à ses fêtes, de même que les artistes dont il aimait s'entourer : les peintres Le Brun et Poussin, l'écrivain La Fontaine et l'acteur Molière... L'ordre d'arrestation venait d'en haut, du roi Louis(43) en personne. Jaloux de ce ministre trop puissant, Sa Majesté avait décidé de s'en débarrasser.

Sans plus tarder, nous partîmes. Chemin faisant, je poussai mon destrier vers le carrosse et j'approchai la tête de la portière. Le surintendant ne m'accorda pas la moindre attention. Je me sentis affreusement transparent ! Je m'éloignai de la voiture en serrant les dents et rejoignis d'Artagnan.

— Monsieur, quel honneur que cette mission de confiance !

— Ah, vous trouvez ? Par ma foi, cette tâche m'est insupportable. Je suis soldat pas garde-chiourme ! rouspéta d'Artagnan qui avait son franc-parler.

— Au contraire Monsieur, au contraire, osai-je. Il faut être fier que l'on pense ainsi à vous en haut lieu.

D'un geste de la main, d'Artagnan me fit taire.

Trois ans plus tard, mon supérieur dut se souvenir de cette brève conversation. En effet, il refusa le commandement de la forteresse de Pignerol(44), où Fouquet devait passer le restant de ses jours, et me recommanda à Louvois. Le secrétaire d'État à la Guerre de Sa Majesté me nomma gouverneur à sa place.

Je fus un géolier zélé. Un modèle d'efficacité à qui le roi confiait ceux dont il ne voulait plus entendre parler. Quotidiennement, j'inspectais les cellules, je fouillais les effets des prisonniers.

J'ordonnais de démonter les meubles qui auraient pu servir de caches, je m'assurais de la solidité des barreaux et des grilles. Je fis boucher les fenêtres, vérifiai serrures, verrous et cadenas. Je confisquai le papier et le tissu sur lequel ils auraient pu écrire, j'épluchai leurs livres à la recherche d'un code ou d'un message. Mes prisonniers ne pouvaient faire un geste ou proférer une parole sans que j'en sois informé. Chaque semaine, j'envoyais un rapport à Louvois qui, lui-même, transmettait mes informations à Sa Majesté.

En récompense, le roi m'octroya un titre de noblesse. Gentilhomme ! Monsieur Bénigne Dauvergne de Saint-Mars ! Voilà qui sonnait merveilleusement à mes oreilles. Ma fonction et mon titre m'attirèrent un important cercle de curieuses et de curieux. Je répondais à toutes les invitations de ces dames et messieurs de la cité de Pignerol, me grisant de leur fréquentation. Bien entendu, je n'étais pas dupe : le prestige dont je jouissais était dû à la qualité et à la réputation de mes captifs, tels Fouquet ou Lauzun, l'ancien favori du roi(45).

Les bonnes choses ont une fin, hélas ! Le sort m'enleva coup sur coup – en 1680 puis en 1681 – mes deux plus célèbres prisonniers. Fouquet mourut d'apoplexie et le roi gracia Lauzun. Mon prestige en prit un sérieux coup. Pensez donc ! Je me retrouvais à la tête d'une prison ordinaire, à surveiller des prisonniers ordinaires. Aux yeux de la bonne société de Pignerol, je perdais tout intérêt. Du jour au lendemain, les invitations cessèrent. J'envoyai des suppliques, réclamant un poste plus honorifique, ailleurs.

À force de quémander, je reçus le commandement du fort d'Exilles, non loin de Briançon. Mais je déchantai vite, car la forteresse ne contenait que des merles(46). J'y rongei mon frein plusieurs années, jusqu'au jour où le roi me nomma gouverneur des îles Sainte-Marguerite et Honorât(47), qui abritaient une prison d'État. Avant de prendre mes nouvelles fonctions, je me renseignai sur mes futurs prisonniers. Une nouvelle fois, les cachots qu'on me confiait n'emprisonnaient aucune personne importante. Mordieux ! Triste époque que celle où l'on n'arrête pas assez de puissants.

Il me fallait quelqu'un de connu ! Mais où le dénicher ? Je me creusai la cervelle pour en arriver à la conclusion suivante : puisque je n'avais aucun prisonnier célèbre sous ma garde, il ne me restait plus qu'à en créer un de toutes pièces. Pris d'une soudaine inspiration, je me précipitai dans la cellule du plus ancien de mes détenus. C'était un valet qui avait eu vent autrefois d'un secret d'État et qui, depuis, me suivait de prison en cachot. Je lui proposai un marché : son aide contre de meilleures conditions de détention. Il n'hésita pas un instant.

Ensuite, je fis un saut à l'armurerie, puis chez le forgeron, avant de me rendre à Sainte-Marguerite. Lors de mon voyage, j'annonçai partout la venue d'un mystérieux prisonnier « dont le nom ne se disait

pas ». Ensuite je revins à Exilles, mettre la main aux derniers préparatifs.

J'avais tout fait pour que le transfert de mon prisonnier, ainsi que ma prise de fonction ne passent pas inaperçus. Dans les campagnes, les paysans suspendaient leurs travaux pour nous regarder. En ville, les nez pointaient dans l'encadrement des fenêtres.

« Ce captif doit être drôlement précieux, murmurait-on en nous apercevant. On ne l'a pas confié à n'importe qui ; l'homme à cheval, c'est Monsieur de Saint-Mars, le nouveau gouverneur. » Je buvais du petit lait. « Vous avez vu ? Ils sont quarante-cinq à l'escorter. » « Avez-vous remarqué la chaise à porteurs ? Elle est recouverte de toile cirée pour empêcher de voir à l'intérieur. »

Comme je l'escomptais, ce luxe de précautions ne fit qu'attiser la curiosité de la population.

J'entendis même une mère dire à son fils en me montrant du doigt :

— Tu vois ce qui arrive à ceux qui sont vilains ? Monsieur de Saint-Mars le fait disparaître à jamais ! Le petit fondit aussitôt en larmes.

Élevé au rang de Croquemitaine, quel honneur !

À Grasse, devant une auberge, je descendis de ma monture, je soulevai ostensiblement la toile, j'ouvris la porte et j'offris le bras à mon prisonnier qui sortit prendre l'air.

— Peste ! s'exclama une femme. Regardez, mais regardez donc ! Son visage. Il est...

— Il est masqué ! acheva un autre témoin. Il porte un masque de... fer.

Il n'y avait pas à dire : mon mystérieux prisonnier avait de l'allure ! Le forgeron d'Exilles avait fait du bon travail avec le vieux heaume que je lui avais confié. Une mentonnière montée sur ressorts d'acier permettait de manger sans avoir à enlever le casque.

La nouvelle vola de bouche en bouche. Chacun y allait de son hypothèse sur l'identité de l'« homme au masque de fer ». Qui était-il ? Probablement un gentilhomme, un duc ou peut-être un prince de sang(48). On raconta aussi que j'avais ordre de lui brûler la cervelle s'il venait à se démasquer.

Quand on m'interrogeait, je ne démentais rien, bien sûr. Et quand la rumeur semblait retomber, je lâchais une fausse confidence, la plus extravagante possible. Ainsi, l'« homme au masque de fer » m'assura une renommée sans égale et fort longue. Jamais je ne me sentis autant exister aux yeux des autres que ces années-là.

À l'occasion de ma nomination comme gouverneur de la Bastille, en 1698, je sortis le « Masque de fer » de sa cellule(49). Même à l'apogée de ma carrière, il était hors de question de me séparer de mon précieux faire-valoir. Je me permis même une ultime fantaisie. Sur le chemin de Paris, je m'arrêtai déjeuner dans le parc de mon château du

Palteau, près de Sens. Je me souviens avoir dégusté un succulent pâté de lapereau, arrosé d'un non moins excellent vin blanc à la robe mordorée, en compagnie du « Masque de fer ». J'avais posé de chaque côté de mon assiette mes deux pistolets chargés. Cela fit si grande impression qu'on en parle encore à l'occasion des veillées !

Celui que l'on surnommait le « Masque de fer » s'éteignit le 20 novembre 1703, à la Bastille, dans la troisième chambre de la tour de la Bertaudière(50). Selon l'usage, il fut enterré au cimetière Saint-Paul, sous un nom d'emprunt, pour brouiller encore davantage la piste. Je fis brûler tous les objets dont il s'était servi, disparaître les inscriptions dont il avait couvert les murs de sa cellule, et je déchirai les registres de la prison.

Aujourd'hui, à 80 ans, lorsque je fais le bilan de ma vie, je suis fier : j'ai réussi. Je suis bailli(51) de Sens, seigneur du Palteau, de Dimon et d'Érimont. Une chose cependant me chagrine. Chaque fois qu'on m'adresse la parole, c'est pour me parler de mon ancien prisonnier. Son mystère me fait de l'ombre et j'ai le désagréable pressentiment que la postérité m'oubliera à son profit. Quelle ironie !





VII

DÉLIVREZ-NOUS DU MAL !

Je m'approche lentement sous le vent. Mon ouïe détecte la course précipitée d'un mulot. Je flaire aussi un lièvre. Il s'est terré à deux sauts de moi, totalement immobile et silencieux, dans l'espoir de m'échapper. « Tu as de la chance, car ce soir ta chair ne m'intéresse pas. » Par une trouée dans les genêts, je fixe intensément la pâture. Je vois un petit homme, son chien et de maigres bêtes à laine. Je guette. Bientôt, je sors de ma cachette. Ma proie ne m'a pas vu me glisser derrière elle. Le chien, lui, donne de la voix, le poil hérissé. Le petit homme l'appelle, mais l'autre fuit. Je fais du bruit, exprès ; il se retourne. Maintenant ! Je le renverse. La gueule grande ouverte.

Je suis tellement impatient que je ne prends pas le temps de traîner le corps dans les taillis.

— Là ! Vite ! Par ici, la Bête, la Bête !

Je lève mon museau barbouillé de sang. Des hommes ! Ils ont dû voir le troupeau sans leur maître. « Bête ! » : c'est le hurlement qu'ils me donnent. Pour les autres de la meute, ils crient aux « loups ! ».

J'abandonne la carcasse.

C'est si facile de les distancer. Je suis plus rapide qu'eux.

Journal de Jean Chastel, La Besseyre(52) 4 janvier 1765

ELLE a encore frappé ! Il y a deux jours, non loin du village du Mazel-de-Grèzes. Le Jean Châteauneuf à peine quatorze ans, a été égorgé. On dit que la Bête a fait une apparition pendant la veillée funèbre : elle a posé ses pattes avant sur l'assise d'une des fenêtres(53) des Châteauneuf. Le père a vu deux yeux flamboyants dehors. Quand il est sorti, une hache et la main, il n'y avait plus rien. Je me demande si cela est vrai. Comment un loup pourrait-il agir de la sorte ? Mais est-ce vraiment un loup ? J'en ai tué plusieurs, et aucun ne ressemblait à la description qu'en font les gens. La Bête est plus haute, et ses pattes avant sont plus courtes que ses pattes arrière, son poitrail est large, velu et de couleur rougeâtre, son dos est rayé

de noir, sa queue longue et fournie, sa tête est grosse, plate, sa gueule puissante. On raconte aussi que la Bête a essuyé plusieurs fois des coups de feu depuis qu'elle est arrivée chez nous le printemps dernier. Et à chaque fois elle s'est relevée, indemne.

Je suis aux abords de la pâture où sept petits hommes jouent en surveillant leur troupeau. Leur odeur et leurs cris m'ont attiré. J'avance, prêt à mordre, à griffer. Ils m'ont vu ; leur peur me fait chaud au ventre. Les grands font face pour protéger les plus faibles, comme dans la meute. Je bondis ; l'un d'eux lance son bras en avant et me frappe. Je me recule, tourne autour d'eux en évitant leurs coups. Je tourne encore et encore. Je cherche une gorge. Soudain, je me saisis de l'un d'eux et l'entraîne sous les arbres. Les autres me poursuivent. Comme un essaim d'abeilles. Je lâche ma proie. J'en trouverai une autre, plus facile.

12 janvier 1765

Incroyable ! Sept gamins, cinq garçons et deux fillettes ont fait face à la Bête à la Coutasseire. Ils étaient armés de baïonnettes. En fait, des couteaux que leurs parents avaient emmanchés à des bouts de bois. L'un d'eux a eu une joue arrachée, mais ils s'en sont sortis. Quel soulagement !

Hélas, le répit a été de courte durée, car la Bête a fait une nouvelle victime le jour même.

Demain, il y aura une nouvelle battue organisée par le capitaine Duhamel et ses dragons(54). Ici, on ne les aime guère. Ils battent la campagne depuis des semaines et n'ont obtenu aucun résultat. Par contre, ces messieurs en bel uniforme s'y entendent pour engloutir nos provisions et se saouler avec notre vin. Moi, je ne servirai pas de rabatteur au capitaine comme il l'a ordonné ci tous. J'irai seul, avec mon fusil, d'autant qu'il y a une belle récompense pour celui qui abattra la Bête. Pourquoi partager ?

C'est la nuit. J'entends un hurlement ! Le plus fort de la meute nous appelle. Un à un les autres lui répondent. Je les reconnais tous. Je crie aussi.

Comme d'habitude, mon arrivée les perturbe. Je suis différent d'eux : j'aime chasser les hommes. Ça les inquiète. Je les mets en danger. Le plus fort gronde. Oreilles couchées, la meute attend sa décision. Je ne regarde pas le plus fort. Fixer, c'est provoquer. Je baisse la tête, soumis. Il me mord le dos, les pattes, le museau. Je ne bouge pas. Sa femelle grogne pour qu'il arrête. C'est elle qui m'a recueilli.

Le plus fort me laisse. Je me roule en boule contre la compagne du plus fort. Je dois me reposer même si je n'aime pas trop fermer les yeux. À chaque fois, je vois des images dans ma tête. Des souvenirs

qui font mal.

Il fait jour. Je hume le vent : les hommes battent les bois avec des chiens, à notre recherche. Nous fuyons vers le nord. Puis à l'ouest. Plusieurs fois, leurs chiens perdent notre piste, puis nous retrouvent. La meute se disperse. Ce sera plus facile de les semer. Je continue seul. Plus vite. Nos poursuivants sont toujours plus nombreux. Je me fraye un passage dans de hautes broussailles, passe sous le couvert des arbres, franchis un ruisseau. Ils sont toujours à mes trousses. Je grimpe sur un rocher, saute un amas de ronces. Je les ai distancés.

21 juin 1765

Le sieur de Beauterne, lieutenant des chasses du roi, est arrivé en Gévaudan. Il remplace Denneval, un gentilhomme normand que Sa Majesté avait envoyé à la place de Duhamel. Les « grands chasseurs » du roi se relaient ici, sans plus de succès. Au moins, ce dernier ne s'est pas vanté d'avoir tué 1 200 loups comme le Normand l'a prétendu !

Tapi dans un fourré, je regarde les hommes qui ont tué le plus fort et sa femelle, celle qui m'a recueilli.

Elle a voulu se défendre, mais des coups de tonnerre l'ont atteinte. Elle s'est écroulée. Ils la hissent dans une charrette, en poussant des hurlements joyeux.

8 novembre 1765

Après avoir tué un énorme loup et sa louve, le lieutenant des chasses du roi vient de quitter le Gévaudan. Il ramène à Versailles le mâle, empaillé. Pour lui, c'est la Bête ! Pourtant, elle ne correspond pas aux témoignages des rares rescapés. Certes, c'est un gros loup, mais la Bête est autre chose qu'un loup. Se pourrait-il... Non, c'est impossible. Comment aurait-il survécu toutes ces années dans la forêt ?

Les hommes ne me cherchent plus. J'ai faim !

3 décembre 1765

La Bête est vivante ! Elle s'en est prise à deux garçons qui gardaient les vaches sur la montagne de la Margeride. Elle est plus féroce, plus diabolique que jamais. Ce n'est pas un simple loup !

Près d'un torrent, je flaire un homme. Je ralentis. Son odeur m'est désagréable. Elle me rappelle de mauvais souvenirs. Je m'approche de lui. Je retrousse les babines en le reconnaissant. Le tonnerre déchire mes oreilles. Je dois fuir loin de lui. Mais je reviendrai le tuer, quand il sera sans défense.

10 août 1766

J'ai vu la Bête et ma main ne peut s'empêcher de trembler en l'écrivant. Maintenant, je sais ce qu'elle est exactement : le pire de mes cauchemars !

J'ai guetté l'homme. Je sais ses habitudes. Souvent, il accompagne une enfant. Il la protège. Je la dévorerais en premier puis ce sera son tour.

17 mai 1767

Aujourd'hui, on a enterré la petite Marie Denty. Je la considérais comme un de mes enfants. La Bête l'a repérée à cause de moi. Maudite Bête, je te tuerai.

14 juin 1767

Je suis allé en pèlerinage à Notre-Dame-de-Beaulieu, avec Antoine, mon fils cadet. Cela faisait des années que je n'avais pas prié. La messe a eu lieu en plein air, car les fidèles étaient trop nombreux pour tenir tous dans la petite chapelle. Je me suis approché de l'abbé, pour lui demander de bénir les trois balles que j'ai fabriquées. Ces balles sont pour la Bête ! Je me suis ensuite agenouillé et j'ai récité le « Je vous salue Marie... »

L'homme me dévisage. Je m'assois en face, à moins de trois bonds de lui. Sa voix est presque un croassement :

— Ainsi tu as survécu ? À l'époque je n'ai pas eu le courage de te tuer, je pensais que t'abandonner dans la forêt suffirait. Le curé dit que tu es un fléau, la « Colère de Dieu », envoyé pour nous punir de nos péchés. Mais quelle faute avons-nous commise, moi et ta pauvre mère, pour enfanter une créature telle que toi ?

De la main, il trace un signe sur sa tête, son ventre et ses épaules. Plusieurs hommes ont fait ça en me voyant.

— Sais-tu combien tu as dévoré de femmes et d'enfants, garou ?

J'incline la tête de droite à gauche. Je ne comprends pas.

— Non, bien sûr, tu n'es qu'un monstre ! Mais aujourd'hui tu ne mangeras plus personne ! Ni en Gévaudan, ni ailleurs. Approche la Bête, j'ai des balles pour toi.

Je me redresse sur mes pattes arrière en découvrant mes crocs. Je me jette sur lui. Un éclair m'arrête dans mon élan ; une douleur me transperce le crâne.

20 juin 1767

Hier, j'ai tué la « Bête(55) ». J'ai caché sa dépouille puis tué un loup. Et j'ai affirmé à tous que ce loup était la Bête !





VIII

DE ROBE ET D'ÉPÉE

*« Ses formes alliaient à la force d'un homme
la grâce d'une femme. »
Virginia Woolf, Orlando.*

Jack s'arrêta, comme s'il hésitait.

— Tu crois qu'on peut vraiment ?

— Ben, c'est le seul moyen, répondit Andrew en se tournant vers lui. Tu n'as pas envie de savoir ?

Jack ne répondit pas à son ami d'enfance et haussa les épaules. Bien sûr qu'il brûlait de percer le secret du chevalier d'Éon, l'ex-ambassadeur du roi de France(56). La rumeur prétendait que le chevalier – ni lui ni Andrew ne l'avaient jamais rencontré – possédait les charmes d'une jouvencelle et qu'il s'habillait indifféremment de culottes(57) ou de jupons.

« Était-il fille ou bien garçon ? » Cette énigme n'aurait pas pris une telle ampleur si les Anglais n'aimaient pas tant parier et si le chevalier avait coupé court à cette rumeur. Mais celui-ci s'obstinait depuis quatre ans à ne pas révéler qui il était vraiment. Comme d'autres Londoniens, Andrew et Jack avaient misé une partie de leurs économies, l'un sur « Milord Sterling », l'autre sur « Lady Guinée »(58).

Ils voulaient connaître la vérité à tout prix ! De là à s'introduire par effraction dans l'hôtel particulier du chevalier pour le confondre, comme le suggérait Andrew, il y avait un gouffre, et Jack n'était pas sûr de vouloir le franchir. Devant son silence, Andrew se renfroigna.

— Eh, tu ne vas pas me lâcher ?

— Non, bien sûr que non.

Un coup d'œil à gauche, un autre à droite. Personne ne traînait dans la rue ! Dissimulé par son comparse, Jack crocheta la serrure. Ils pénétrèrent à la hâte dans un immense vestibule.

— Tu es sûr qu'il est seul ? chuchota Jack, pas rassuré.

— Certain ! Mon frère a surpris la conversation de deux de ses valets dans une taverne, répondit Andrew tout en allumant une lanterne sourde(59). Le chevalier a donné la soirée à ses domestiques.

Andrew et Jack repérèrent la chambre du chevalier. Aucune lumière ne filtrait sous la porte. « Il doit dormir, se dit Jack. Tant mieux ! »

Ils ouvrirent la porte et se glissèrent à l'intérieur. Un rayon de lune inondait le lit. Les deux hommes avaient un plan : s'approcher chacun d'un côté du lit, se saisir du chevalier, le ligoter, le bâillonner, aller chercher un notaire de leur connaissance, et devant ce dernier, vérifier si le chevalier était une fille ou un garçon. Ensuite, avec le papier certifié, l'un d'eux irait toucher les gains. Au bas mot, plusieurs millions de guinées ! Jack était convaincu que ce serait lui le gagnant.

Jack se pencha sur le dormeur, lentement. Le chevalier ne ressemblait pas à ce qu'il s'était imaginé. Certes, ce dernier avait bien des traits féminins, mais plutôt ceux d'une femme d'âge mûr(60).

Soudain, Jack se figea, le canon d'un pistolet sous les narines. L'occupant du lit venait de se redresser sur son séant, les yeux grands ouverts, tenant une arme dans chaque main. Son visage s'éclaira d'un grand sourire moqueur :

— Mains bien en vue, messieurs les cambrioleurs, sinon je vous troue la paillasse.

Jack et Andrew se mirent à trembler.

Dans la clarté lunaire, la gracieuse silhouette du chevalier sortit des draps. En longue robe de nuit, et toujours un doigt sur la gâchette, le chevalier tenait Jack en joue. Il agita son autre pistolet, faisant signe à Andrew d'approcher. Puis il ordonna à Jack d'attacher Andrew à l'un des fauteuils de la chambre.

— À ton tour, dit le chevalier en poussant Jack dans un second fauteuil.

Il le saucissonna avec une surprenante vigueur.

— Alors coquins ! On voulait me déplumer comme une vulgaire oiselle.

Jack déglutit.

— Nous ne sommes pas des voleurs, Milord. Jack est serrurier et moi, boulanger. Nous avons misé gros sur vous ; nous voulions...

Le chevalier, qui avait compris leur intention, partit d'un grand éclat de rire. Décidément les Anglais étaient vraiment fous ! Voilà que deux d'entre eux, d'honnêtes gens à les voir ainsi trembler, s'introduisaient chez lui pour le trousse(61) dans l'espoir de gagner un pari.

Plutôt que de les livrer aux autorités, le chevalier décida de s'amuser à leurs dépens. Il prit un air songeur, feignit de réfléchir à voix haute :

— Que vais-je faire de vous ? Ah oui, puisque vous vous intéressez tant à moi, je vous raconterai donc mes aventures jusqu'au retour de

mes serviteurs, à l'aube.

— Et après ? s'inquiéta Jack.

— Après, j'aviserais.

Le chevalier les laissa seuls un instant, le temps d'aller chercher une jolie carafe d'alcool et un petit verre en cristal. À son retour, il s'installa sur son lit, en face d'eux, se versa un trait de porto, en prit une gorgée et commença :

« Il y a exactement quinze ans de cela, je me trouvais à Versailles, avec le duc de Nivernais et le comte du Barry. On fêtait alors Carnaval. Le bal masqué battait son plein. Les hommes se disputaient l'honneur d'être mon chevalier servant et les femmes me fusillaient du regard. Même Sa Majesté n'avait d'yeux que pour moi... »

Le chevalier s'arrêta soudain :

— Eh ! lança-t-il à Jack. Qu'est-ce que vous avez à vous agiter ainsi sur votre fauteuil ?

— J'avais raison ! Vous êtes une fille !

— Tss, tss, fit le chevalier en agitant son pistolet, ne tirez pas de conclusion hâtive. Laissez-moi finir !

Jack baissa la tête.

— Bon, je reprends.

« Je disais que derrière son masque noir au nez crochu, notre souverain me dévorait littéralement des yeux. Ce qui n'était pas pour me rassurer, nul n'ignorant que Louis le Quinzième aimait à courir le guilledou(62).

Une fois la danse achevée, Lebel, le premier valet du roi, s'approcha de nous.

— Pourriez-vous me confier votre protégée ? demanda-t-il au comte. Une personne la mande.

— Bien sûr, accepta Monsieur du Barry qui prit ma main et la lui tendit.

Empressé, Lebel m'entraîna dans un petit salon, à l'écart des courtisans. À peine m'avait-il abandonnée là qu'une porte dérobée s'ouvrit dans le mur. Je tressaillis en reconnaissant mon rendez-vous.

“Pardieu, Sa Majesté !?” pestai-je intérieurement en reculant d'un pas.

— Vous ferais-je peur ?

J'étais muette de surprise. Le roi se pressa contre moi, m'ôta mon loup et me bascula sur le divan.

— Ah, comme vos lèvres appellent l'amour !

Je le repoussai et il se redressa, passablement furieux.

— Savez-vous ce qu'il en coûte de refuser les avances du Roi ?

— Oui, bredouillai-je. Seulement...

— Nulle excuse, coupa-t-il en revenant à la charge.

— Seulement... je suis le chevalier Charles Geneviève Louis Auguste

André Timothée d'Éon de Beaumont ! m'empressai-je d'ajouter.

Ah, si vous aviez vu la tête de Sa Majesté... »

— Ainsi, vous êtes un garçon ? le coupa Andrew, dont les yeux brillaient d'un éclat fiévreux.

Il se voyait déjà encaisser son gain... après un séjour en prison, évidemment.

— Nuance, j'ai seulement dit au roi que j'en étais un, précisa le chevalier. Pour me débarrasser de lui. Laissez-moi donc poursuivre.

Déçu, Andrew se tut. Le chevalier reprit :

« Sa Majesté me questionna :

— Honnis vous travestir, que savez-vous faire d'autre ?

— J'ai étudié le droit, j'écris des vers et l'on dit ma plume aussi acérée que mon épée, car j'ai appris l'escrime chez Teillagory. Sachez que c'est un des plus célèbres maîtres d'armes de Paris, ajouta le chevalier en regardant Jack et Andrew.

— Oh oh, en voilà un jeune homme surprenant ! s'exclama le roi. Promettez-Nous le secret sur notre, hum, entrevue. Nous envisagerons alors de mettre votre personne à notre service. Le prince de Conti, mon cousin, saura employer vos talents si... divers.

Quelque temps après, je me présentai au prince de Conti, vêtu en garçon, cette fois-ci.

— Mon petit d'Éon, nous vivons une période bien difficile, soupira le prince. Nos ennemis sont nombreux et vindicatifs, surtout l'Angleterre, et nos anciens amis, comme la Prusse(63), songent à nous trahir. Sa Majesté espère donc une alliance avec la Russie. Hélas, depuis que le marquis de La Chétardie, notre ambassadeur, s'est vanté d'avoir été l'amant de la tsarine Élisabeth, celle-ci ne veut plus voir un seul Français chez elle. Nous songeons à vous envoyer là-bas travesti en femme, afin de regagner sa confiance dans un premier temps, puis de lui remettre un pli de Sa Majesté.

— Je mets mon épée et ma robe à votre service, clamai-je haut et fort.

— Vous êtes jeune et vif, chevalier. C'est bien, mais la mission que je vous confie nécessite du doigté, beaucoup de doigté. Profitant de notre disgrâce auprès de la tsarine, l'ambassadeur d'Angleterre et ses amis sont devenus très influents à la Cour de Russie. S'ils venaient à vous démasquer, je ne donne pas cher de votre vie. Allez, chevalier, ma bénédiction vous accompagne.

Pour les besoins de cette mission, je devins donc Lia de Beaumont. Le voyage, qui devait me conduire de Paris à Saint-Pétersbourg via la Prusse, se déroula sans anicroche. Du moins jusqu'à cette forêt d'Allemagne dont j'ai oublié le nom. L'arrêt du carrosse au beau milieu de celle-ci m'apparut tout de suite suspect. Je passai la tête au-dehors. Coquin de sort ! Trois malandrins barraient le chemin. Dix

battements de cœur plus tard, la voiture tangua quand l'un des bandits grimpa sur la banquette de conduite. Puis, il y eut une détonation, suivie du choc sourd d'un corps tombant à terre. Il venait de se débarrasser de mon cocher ! » (Le chevalier avait haussé le ton, ce qui ne manqua pas de faire sursauter ses deux prisonniers. Heureux de son effet, il reprit le cours de son histoire.)

« Pris de panique, les chevaux se cabrèrent, mais le ruffian les reprit d'une main vigoureuse. J'entendis les pas des deux autres, de chaque côté du carrosse. La portière droite s'ouvrit brusquement. L'individu, qui était aussi couturé qu'un habit de pauvre, me fit signe de descendre en agitant son arme. Il baragouinait une espèce de patois allemand.

Je me levai, une main entortillée dans les plis de ma robe. L'homme s'attarda sur mes épaules dénudées, sur ma poitrine. Je vous assure, messieurs, la lueur qui passa dans ses yeux aurait fait regretter à n'importe quelle jeune fille de bonne famille de courir ainsi la campagne prussienne sans escorte. Pas à moi ! » (À mesure qu'il revivait ces instants, le chevalier se mit à mimer chacun de ses gestes. Sous les regards médusés de Jack et d'Andrew, il se jucha sur son lit, puis avança un pied et une main dans le vide.)

« Avec un sourire de Joconde(64), je tendis la main afin qu'il m'aidât à descendre. Le brigand m'attira rudement à lui en ricanant entre ses dents. Mais son rire s'étouffa et le sang déserta son visage : je lui avais braqué le canon d'un pistolet contre la poitrine. Il n'eut pas votre chance, messieurs : je tirai à bout touchant. » (Le chevalier pointa son pistolet droit sur Andrew, qui n'en menait pas large, et fit mine de tirer.)

« Puis je jetai mon pistolet(65), m'emparai de celui du mort et fis feu dans les jambes du second brigand, juste sous la ligne du plancher (le chevalier avait passé la tête sous son lit). De l'autre côté du carrosse, l'homme s'écroula, en gémissant, un pied réduit en bouillie sanguinolente. Prends ça mécréant !

Le dernier malandrin, obéissant à son bon sens, cravacha les chevaux. La voiture bondit dans un grincement d'essieux. Pour l'éviter, je me jetai en arrière (le chevalier fit un bond). Mais je ne voulais pas qu'il m'échappe ! Je remontai ma robe (ce que d'Éon fit avec son vêtement de nuit, révélant des jambes fines couturées de cicatrices) qui me gênait dans mes mouvements, me précipitai vers le blessé, ramassai son pistolet et visai. Le coup crépita. La silhouette de l'homme battit un instant des bras, puis bascula en avant telle une poupée de chiffon.

Je lâchai une bordée de jurons en voyant la voiture privée de conducteur disparaître avec mes malles. Car, voyez-vous, l'une d'elles contenait un certain livre de Montesquieu(66). Dans la double reliure,

j'avais caché la lettre que sa Majesté Louis le Quinzième destinait à la tsarine Élisabeth. Je devais la récupérer à tout prix ! J'expédiai l'estropié dans l'autre monde avant de me mettre en route (le chevalier pointa son arme vers Jack en disant : “bang”). Bien décidée à retrouver le carrosse, mes malles, mon livre et ma lettre (il se mit à faire les cent pas dans la pièce).

Grâce à Dieu, moins d'un quart d'heure plus tard, j'aperçus les bêtes qui paissaient tranquillement sur le bord du chemin. Un cavalier examinait la voiture vide. Je me composai un visage défait, puis j'avancai en titubant.

— Ahaaa ! À l'aide... par pitié !

À peine l'homme s'était-il précipité pour me secourir que je m'évanouissais dans ses bras (une main sur le front, le chevalier se laissa choir sur ses draps). Ah, quelle merveilleuse tragédienne j'aurais pu être ! Avec délicatesse, le gentilhomme me déposa dans le carrosse avant de prendre les rênes.

Une fois chez lui, le hobereau(67) fit apprêter une chambre dans laquelle furent déposés mes bagages. Je vérifiai la présence du livre. Ouf, il s'y trouvait encore ! Deux jours durant, je jouai la belle qui se remettait de ses émotions, profitant de l'hospitalité de mon “sauveur”. Mes quelques rudiments d'allemand me permirent de lui raconter ma mésaventure, en prenant soin de cacher une bonne part de la vérité. En résumé, un des malandrins qui voulait garder le butin pour lui seul s'était retourné contre ses compagnons. Ils s'étaient entre-tués, sous mes yeux effarés !

Le surlendemain, je repris mon voyage et, en moins d'un mois, je ralliai sans encombre Saint-Pétersbourg sur les bords du fleuve Neva (le chevalier prit un air rêveur). Imaginez un immense chantier de palais sur pilotis, des canaux et des ponts. La cité de la tsarine ressemblait à une Venise en construction. Je vous fais grâce des détails de mon entrée à la cour impériale.

Sachez seulement que Lia gagna les faveurs de la tsarine en lui offrant le livre de Montesquieu(68) et se rendit indispensable.

Désormais, Élisabeth (le chevalier prononçait ce prénom avec délectation) et Lia passaient des heures à converser en français et à lire des auteurs français. J'avais réussi la première partie de ma mission. Il me restait encore à plaider la cause de la France auprès de Son Altesse Impériale, avant de lui remettre la lettre du *Bien-Aimé*(69). Je m'y employai avec tant de talent que l'ambassadeur d'Angleterre et les russophiles décidèrent de m'éliminer.

Il était tard, ce soir de novembre, lorsque je sortis du palais de l'impératrice, le visage enfoui dans mon col de fourrure. Le vent soufflait en bourrasques, annonçant le redoutable hiver russe. On raconte que ce froid-là peut changer les os en cristal. La lanterne que

tenait mon laquais tachetait la pénombre de lumière.

Soudain, comme nous remontions le quai, deux silhouettes encapuchonnées surgirent de l'obscurité. En trois pas, les deux ombres furent à notre hauteur. La lumière de la lanterne arracha des éclats métalliques à leurs dagues. La suite se déroula très vite. L'estafier(70) s'effondra, les mains sur le ventre, sans avoir eu le temps de sortir son épée. Je me précipitai vers lui et m'emparai de son arme (le chevalier s'était approché du mur où étaient accrochées deux épées et se saisit de l'une d'elles). Je fonçai sur le premier agresseur, le percutant de plein fouet. Surpris, l'homme perdit l'équilibre et bascula dans l'eau glacée de la Neva. La lame du second agresseur fendit l'air ; je n'eus aucun mal à la parer. Je répliquai, aussi rapide que l'éclair (le chevalier fit de larges moulinets ; la lame de l'épée passant à quelques pouces des visages d'Andrew et Jack déformés par la terreur) en lui décochant mon pied dans l'aine (d'un coup, le chevalier renversa le fauteuil d'Andrew). Alors qu'il se pliait en deux, tordu par la douleur, je lui enfonçai la lame dans le corps (le chevalier planta son épée dans le dossier du fauteuil, à un cheveu de la joue droite d'Andrew).

Je basculai les corps sans vie du laquais et du dernier agresseur dans le fleuve (le chevalier, calmé, raccrocha son épée au mur puis redressa Andrew). Saint-Pétersbourg devenait dangereux. Il était grand temps de délivrer mon message !

Le lendemain du guet-apens, je révélai à l'impératrice le secret du livre. Ce qu'il advint ensuite appartient à l'Histoire. La tsarine répondit au roi, des pourparlers furent engagés et une alliance scellée. Dès lors, je regagnai Versailles où le *Bien-Aimé* m'octroya un brevet de capitaine des dragons. Quelques mois plus tard, la Prusse et l'Angleterre entraient en guerre contre la France, l'Autriche et l'Empire russe. »

Le chevalier en sueur reprit son souffle et se versa un autre verre de porto avant de reprendre. Et tandis qu'il évoquait sa brillante carrière de capitaine des dragons, puis, la guerre finie, son arrivée à Londres comme ministre plénipotentiaire(71), la pendule égrenait les heures. Minuit, une, deux, trois heures... Le chevalier retraça sa vie dans la capitale anglaise, ses visites à la Cour, puis son injuste renvoi – il n'avait fait que réclamer ce que le Trésor Royal lui devait pour assurer ses fonctions –, suivi de sa querelle avec le nouvel ambassadeur qui lui succédait, de son refus de regagner la France, et le procès qu'on lui avait intenté...

Au fil des heures, le sommeil envahit Andrew et Jack. Même la peur ne les empêchait plus de dodeliner de la tête. Plusieurs fois, le chevalier dut les réveiller en les secouant ou en les aspergeant d'eau glacée.

— Vous ai-je conté comment... ? Je crains fort que non. Ce serait

dommage que vous ratiez un tel épisode. Et d'enchaîner aussitôt.

Finalement, vers six heures du matin, à l'arrivée de sa domesticité, le chevalier d'Éon libéra Andrew et Jack de leurs liens. Avant de les laisser filer, rompus de fatigue et ankylosés, il chuchota quelque chose à l'oreille de chacun...

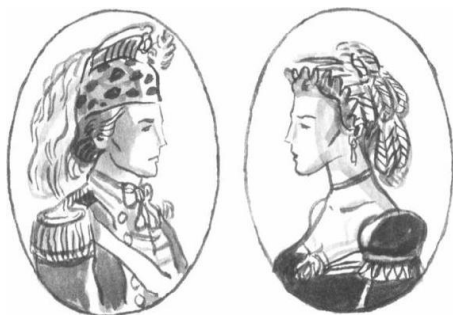
Une fois dans la rue, Andrew interrogea Jack.

— Il m'a dit qu'il était un garçon, annonça Jack.

— Et à moi qu'il était une fille !

Quelle misère ! Toute une nuit à écouter le chevalier d'Éon raconter sa vie, sans apprendre le fin mot de l'histoire. Désappointés, Jack et Andrew regagnèrent chacun leur boutique.

Ils allaient devoir attendre encore cinq ans – à l'occasion de son retour en France, pour connaître enfin la vérité sur le chevalier d'Éon(72).





IX

ADN COPYRIGHT

*« Lors même qu'il aura cessé d'exister,
on le retrouvera partout. »*
Cambacérés à la tribune de la Convention.

Maître Annabella Bell promena son regard dans la salle d'audience archi-comble, sur les jurés, puis sur maître Dogarth et le juge McPherson. Son cœur battait la chamade et ses genoux jouaient des castagnettes sous la table. C'était sa première affaire depuis qu'elle avait terminé son droit. Et quelle affaire ! Elle défendait les intérêts d'un clone de Louis XVII, conçu dans un laboratoire américain et vivant aux États-Unis. Celui-ci poursuivait en justice les descendants de la famille royale de France. Annabella Bell avait compulsé l'ensemble de la bibliothèque universitaire de droit à la recherche d'un précédent. Elle n'en avait trouvé aucun.

Un instant, elle se demanda pourquoi elle avait accepté de représenter le clone alors que tous ses collègues avaient refusé – probablement de peur de se couvrir de ridicule tant l'affaire paraissait insensée. Ce n'était assurément pas pour son argent – le garçon en manquait cruellement –, mais plutôt à cause de son air suppliant. « Ma fille, se dit Annabella, ton bon cœur te perdra. »

— Les avocats des parties sont-ils prêts ? demanda le juge McPherson en la fixant, avant de reporter son attention sur Philip Dogarth.

Annabella déglutit avant de lancer un timide :

— Oui, Monsieur le Président.

— Alors commençons ! L'avocate du plaignant a la parole.

— Je vous remercie, Monsieur le Président, dit-elle en se redressant. Annabella contourna la table pour aller se planter devant les jurés.

— Je me propose de démontrer que mon client ici présent (elle

désignait de la main un jeune homme d'une vingtaine d'années) est le fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Par conséquent, il doit être considéré comme le seul héritier du trône de France. Ce que les défenseurs, Messieurs de Bourbon et d'Orléans(73), refusent d'admettre.

Annabella demanda au greffier d'appeler son client à la barre. Ce dernier s'avança, prêta serment et s'assit.

— Déclinez votre identité devant la cour ?

— Louis-Charles de France, Louis XVII si vous préférez.

— Objection ! s'écria Philip Dogarth depuis sa place. Toute cette affaire reposant sur l'identité présumée du plaignant, qui reste à prouver, cet « homme » ne peut donc pas légalement porter ce nom.

— Objection retenue. Poursuivez, maître Bell.

— Quel lien existe-t-il entre vous, Marie-Antoinette et Louis XVI ?

— Ce sont mes parents ; je possède leurs gènes.

— Objection ! s'écria à nouveau Dogarth. Comment peut-on appeler « parents » des personnages historiques, morts il y a plus de deux cents ans. C'est un non-sens !

— Je vais pourtant en apporter la preuve, bougonna Annabella. Si maître Dogarth m'en laisse le temps.

— Objection rejetée, dit le juge McPherson.

Annabella, qui prenait un peu d'assurance, délaissa son client pour se diriger vers le dossier posé sur sa table. Elle en tira un papier.

— Je tiens à la disposition de la cour cette analyse ADN, annonça-t-elle en agitant la feuille. L'examen certifie que le patrimoine génétique de mon client correspond exactement à celui de Louis XVII.

Annabella transmit le document au juge.

— Greffier, vous voudrez bien le verser au dossier. Allez-y, maître Bell ?

— Outre cet examen ADN, qui se suffirait à lui-même, le plaignant a discuté longuement avec des historiens spécialistes de l'époque, et plus encore de l'énigme du dauphin(74). Voici une copie de leur rapport. Il n'y a aucune question à laquelle mon client n'a pas donné la réponse attendue. Je vous lis la conclusion : « Les connaissances de l'individu qui se fait appeler Louis XVII sont troublantes. Il maîtrise son sujet aussi bien que nous, qui avons pourtant passé des années à étudier cette période historique. » J'en ai fini, Monsieur le Président, ajouta-t-elle en regagnant sa place, l'air satisfait.

— Maître Dogarth, procédez à l'interrogatoire contradictoire, ordonna le juge.

L'avocat de la défense se leva en faisant racler sa chaise sur le plancher et s'approcha du plaignant.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt ans !

— Louis XVII est né en 1785. Ce qui lui ferait aujourd'hui 235 ans. Qui êtes-vous exactement, ou plutôt quel genre de créature êtes-vous ?

— Je... je ne comprends pas.

— Je vais vous rafraîchir la mémoire : vous êtes un clone, lâcha abruptement Dogarth. La prétendue preuve que maître Bell vient de brandir confirme seulement que vous êtes une copie du dauphin. Pas lui !

Annabella bondit de sa chaise :

— Je proteste ! Maître Dogarth harcèle mon client.

— Voyons, maître Bell, calmez-vous, conseilla le juge McPherson. L'avocat de la défense ne fait que son travail.

Dogarth eut un sourire de prédateur avant de continuer sur sa lancée :

— Quant à vos « souvenirs », nous allons voir ce qu'il convient d'en penser. Monsieur le Président, afin d'étayer mes propos, j'aimerais faire citer un expert.

— Allez-y maître.

À la demande de Dogarth, le greffier fit entrer un homme, la cinquantaine bien tassée.

— Présentez-vous à la cour.

— Professeur Folclio, généticien.

— Quels sont vos liens avec l'affaire ?

— À l'origine, je travaillais dans un laboratoire en Europe qui devait examiner une relique : le cœur momifié d'un enfant. L'organe est conservé à la basilique de Saint-Denis, la nécropole des rois de France.

— Pourquoi deviez-vous procéder à ces analyses ?

— Afin de vérifier si ce cœur appartenait bien à Louis XVII, ainsi qu'on le supposait.

— Est-ce à dire qu'on n'en était pas certain ?

— C'est un peu compliqué. Selon les historiens d'aujourd'hui, le dauphin est mort de tuberculose dans la prison où la Révolution l'avait enfermé. Pourtant, une ancienne rumeur, assez tenace pour s'opposer encore dans l'esprit des gens à cette version officielle, voulait que l'enfant mort au Temple ne soit pas le véritable fils du roi. Cette rumeur date de 1794, lorsqu'un noble français en exil prétendit que le vrai Louis XVII s'était évadé de prison grâce à des complicités. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, pas moins de cent personnes ont affirmé être ce fameux « rescapé ». Et tout au long du XX^e siècle, des centaines d'ouvrages, des milliers d'articles ont repris et amplifié cette histoire...

— Si je comprends bien, vous deviez confirmer l'une ou l'autre des deux versions ?

— En effet !

— Au fait, maître Dogarth, venez-en au fait, s'impatienta le juge

McPherson.

— Bien, Monsieur le Président. Professeur Folclio, qu'avez-vous découvert ?

— Nous avons procédé à un prélèvement d'échantillon, que nous avons soumis à des tests. Les résultats ont été comparés à ceux obtenus à partir d'une mèche de cheveux de Marie-Antoinette, conservée dans un médaillon. Ils concordaient. Autrement dit, le cœur est bien celui de Louis XVII, mort au Temple le 8 juin 1795, à l'âge de dix ans. Les journaux ont beaucoup parlé de cette prodigieuse découverte rendue possible grâce à la science, à tel point qu'une société basée à Seattle, *l'ADN Copyright Corporated*, m'a contacté.

— Et que vous a-t-elle proposé ?

Après une hésitation, le professeur répondit :

— De dérober une partie infime de l'échantillon.

— Vous avez accepté leur offre ?

— Oui, marmonna Folclio.

— Pour quelles raisons cette société s'intéressait-elle à cet échantillon ? enchaîna Dogarth.

— La direction d'*ADN Copyright Corporated* projetait d'ouvrir un parc d'un genre révolutionnaire. Une sorte d'Historicland, avec des clones de personnages célèbres chargés de faire visiter les lieux. Imaginez, le jeune Louis XVII répondant aux questions des visiteurs depuis sa prison reconstituée, Mozart achevant son Requiem(75) devant eux ou encore J.F. Kennedy racontant son assassinat à Dallas. Toutefois, l'opération s'est avérée trop compliquée, trop longue et donc pas rentable. Après avoir créé notre Louis XVII, l'entreprise a abandonné le projet.

— Professeur, voyez-vous ici le clone ?

— Oui, c'est le plaignant, avec une dizaine d'années de plus.

— En le recréant à partir des molécules d'ADN du cœur momifié, pensez-vous avoir réactivé la mémoire et la personnalité du défunt ?

— Non, cela est impossible. Un clone a seulement l'apparence de son original. Pour le reste, nous lui avons implanté une mémoire artificielle à partir des données historiques rassemblées à son sujet et sur son époque.

Annabella bondit de sa chaise :

— Objection ! Objection, votre honneur ! De quel droit le professeur Folclio ose-t-il affirmer que mon client est une enveloppe sans âme ?

Dogarth la contra instantanément :

— Eh bien, parce que c'est un scientifique et que votre client est sa création.

— Votre requête est rejetée, maître Bell, dit le juge. Que l'avocat de la défense poursuive !

Annabella se rassit au moment où Dogarth posait une nouvelle

question :

— Vous voulez dire que les souvenirs du plaignant ont été reconstruits ?

— Tous, sans exception. Comme les journées des 5 et 6 octobre 1789, lorsque la famille royale fut ramenée de Versailles à Paris par les femmes. Mais aussi la fuite à Varennes, l'arrestation, et le retour dans la capitale en juin 1791. Sans compter la prise du palais des Tuileries en août 1792 et le souvenir de Marie-Antoinette obligée de coiffer le bonnet rouge des sans-culottes(76). Enfin, l'enfermement dans le donjon du Temple, la séparation d'avec son père, le 11 décembre 1792 puis d'avec sa mère, le 3 juillet 1793.

— C'est faux, protesta le jeune homme. Mes souvenirs sont réels. J'ai vraiment vécu ces événements. Je me souviens même de ma cellule. Je me pelotonnais sur ma couche, car la chambre n'était chauffée que par le tuyau d'un poêle placé dans une autre pièce. Les issues avaient été bouchées, si bien que dès le milieu de l'après-midi, je ne voyais plus rien.

Le professeur Folclio haussa les épaules.

— Ce souvenir aussi a été implanté.

— Non, non !

La voix du jeune homme se brisa dans un sanglot. L'espace d'un instant, une lueur d'espoir brilla dans les yeux d'Annabella. Mais craignant que le jury ne s'attendrisse sur le sort du clone, Dogarth reprit aussitôt :

— Ces souvenirs proviennent d'une mémoire générée artificiellement. Le plaignant n'a jamais vécu les souffrances de l'incarcéré du Temple. Si cela avait été le cas, il aurait survécu à une maladie mortelle : la tuberculose et il aurait plus de deux cents ans – parfaitement ridicule ! Je pense avoir apporté assez de preuves pour contester l'identité de cet individu. Je demande donc à la cour de statuer en faveur de mes clients et de reconnaître que ce *Louis XVII bis* n'a aucun droit sur la couronne de France.

— Quelque chose à ajouter, maître Dogarth ?

— Non, votre honneur.

— Et vous, maître Bell ?

Découragée, Annabella haussa les épaules.

— Non, Monsieur le Président.

— Dans ce cas, le jury est invité à délibérer.

Une demi-heure plus tard, le verdict tombait comme un couperet : les jurés déboutaient le clone de sa demande, lui interdisaient de porter le nom de Louis XVII et de solliciter pour lui ou ses futurs héritiers le trône de France.

Louis XVII bis sortit du tribunal la tête basse. Un bras vint entourer ses épaules, celui d'Annabella qui lui soufflait à l'oreille :

— Allons, ce n'est pas si grave. De toute façon, aujourd'hui la France est une République. Et c'est heureux !





X

DANS LA PEAU DE NAPOLÉON

*« Ce n'est pas un joli séjour,
j'aurais mieux fait de rester en Égypte,
je serais aujourd'hui empereur de tout l'Orient. »*
Napoléon à propos de Sainte-Hélène.

— *As-salam'alayk*(77) le Français ! Des nouvelles de ton pays !

La voix pleine de fraîcheur a tiré de sa rêverie le vieil homme affalé dans un fauteuil de cuir défoncé.

Il abandonne sa contemplation des pyramides pour se tourner vers le jeune Égyptien de seize ans, juché sur une chamelle, qui agite un rouleau de papier.

Deux fois par semaine, le garçon parcourt une quinzaine de kilomètres depuis Le Caire(78), afin de lui apporter des vivres, de l'eau, et quelquefois un journal défraîchi.

— Bonjour, Selim ! répond le vieillard. Viens donc t'asseoir sous le dais. L'haleine de Râ est si brûlante qu'elle ferait frire des œufs sur la pierre.

Selim, qui est musulman, sourit à l'évocation du dieu solaire des anciens Égyptiens. Il fait agenouiller sa monture dans l'ombre portée de la petite maison au toit en terrasse, saute à terre, prend un sac et une outre. Puis il pénètre sous le dais. En fait, il s'agit d'une grosse toile soutenue par des poteaux de bois qui prolonge le seuil de la porte.

Le Français, silhouette épaisse et pas très grande, se lève péniblement. Son gros visage a l'allure et la couleur d'une figue séchée au soleil. Son cheveu rare est plaqué sur son crâne par la sueur. La broussaille d'une barbe de plusieurs années envahit son visage, faisant ressortir un nez digne d'un empereur romain, chevauché de bésicles.

Derrière les verres, les yeux du vieil homme brillent d'un éclat

étrange.

— Donne vite Selim ! couine-t-il en lui arrachant le journal des mains.

C'est un exemplaire du *Courrier français* vieux de six mois déjà (il date du 15 décembre 1840). Le Français se met à parcourir les titres, tel un assoiffé buvant l'eau d'une oasis. Subitement son visage blêmit. Il hoche la tête, soupire, s'agite.

— Balivernes, non... Non !

— Mauvaises nouvelles, *effendi* ? s'enquiert Selim.

— La dépouille momifiée(79) de l'empereur Napoléon I^{er} est de retour en France. On va lui construire à Paris un tombeau... digne d'un pharaon.

« Et alors ? » semble dire le regard du garçon.

— C'est inconcevable ! Ils rendent les derniers hommages à un imposteur !

Le Français s'agrippe à Selim et le secoue comme un palmier-dattier :

— Comprends-moi, s'égosille-t-il. Ce qui a été exilé puis enterré à Sainte-Hélène n'est pas vraiment Napoléon I^{er} !

Selim se demande ce que signifie ce charabia : « si ce n'est pas Napoléon qui gît dans le cercueil, alors qui est-ce ? »

Dans tout Le Caire, le Français passe pour un excentrique. Pas plus tard que ce matin, la mère de Selim lui a encore fait remarquer que personne de sensé ne passerait ses journées à regarder fixement *El-Ahramx*(80). Le soleil du désert n'a-t-il pas définitivement tourné le dos à l'esprit du vieillard ?

— Tu me crois fou, dit le vieil homme en voyant l'air ahuri de Selim. Pourtant, j'ai toute ma tête, même si l'histoire que je vais te raconter te paraîtra plus d'une fois incroyable. Écoute-moi.

« Vois-tu, j'ai connu Napoléon ici même, en Égypte. En 1798. Le général Bonaparte y faisait campagne afin de couper la route des Indes aux Anglais(81), nos pires ennemis, et de délivrer le pays des tyrans Mamelouks(82). À l'époque, Napoléon Bonaparte avait bien des motifs de satisfaction. La France l'avait envoyé dans un pays qui le fascinait et où il pouvait assouvir ses ambitions. Il venait de remporter la bataille des Pyramides. Ce qui lui valait une immense popularité. Partout en Basse-Égypte, les gens le surnommaient déjà sultan *El-Kebiry*. »

Selim opine du chef.

— Je connais tout cela ; mon père m'a raconté l'entrée solennelle du général Abounaparte(83) au Caire. Il y a assisté. Il l'a même servi lorsque le général logeait au palais *Al-Alfi*.

Étonné, le vieil homme marque un temps d'arrêt, puis il reprend le cours de son récit :

« Par une sombre nuit, Bonaparte se glissa incognito hors de sa résidence, traversa la place de l'*Azbakiyya* et ses jardins, puis s'enfonça dans un labyrinthe de passages étroits et de venelles sinueuses. Deux hommes, dont un interprète, l'accompagnaient. Tous trois avaient revêtu la *galabeya*, votre vêtement traditionnel(84). Avec un des pans du turban qui les coiffait, ils dissimulaient leur visage de manière à ne laisser qu'une mince fente au niveau des yeux. Précautions inutiles, car ils ne rencontrèrent âme qui vive.

La vie grouillante des souks s'était éteinte avec les premières étoiles dans le ciel limpide et la prière du soir lancée de minaret en minaret. Bonaparte pressait le pas. Il avait hâte de rencontrer celui dont un serviteur lui avait parlé le matin même : un puissant mage, un prêtre de l'ancienne religion égyptienne, que les chefs mamelouks venaient consulter en personne.

Le général brûlait de connaître son avenir. Car, vois-tu Selim, il rêvait d'être plus puissant, encore plus renommé que César et Alexandre le Grand réunis.

Au terme d'une heure de tours et détours, ils atteignirent une nécropole, aux limites du Caire. Le tombeau à coupole dans lequel ils pénétrèrent était chichement éclairé et l'air confiné empestait. À la vue du Grand Prêtre, ils furent saisis d'effroi. Et pourtant, c'étaient des soldats !

Assis à même le sol sur de moelleux tapis, celui-ci était si décharné que sa tunique donnait l'impression d'envelopper du vent ou un... fantôme. Mais le plus terrible, c'était la peau parcheminée, tendue à craquer sur son crâne osseux. Son visage grimaçant ressemblait à celui d'une momie.

Bonaparte écouta religieusement les paroles qui s'échappaient de ses lèvres craquelées et que l'interprète traduisait :

— Sois le bienvenu, général Bonaparte. Que désires-tu ? Un philtre ? Une malédiction sur tes ennemis ?

— Je veux connaître ma destinée, répondit-il.

— Je vois un aigle(85) – toi ! – s'élever au-dessus des princes et des rois de ce monde.

— Mon nom passera-t-il à la postérité ?

— La part de toi qui deviendra légende connaîtra l'immortalité réservée jadis aux pharaons.

Le mage parlait par énigmes. Quoique mystérieux, ses propos semblaient favorables. Bonaparte le récompensa donc grassement.

— Souviens-toi encore de ceci : pour prendre définitivement son envol, l'aigle aura besoin de mon aide, l'avertit le "Grand Prêtre", tandis que les pièces tombaient en pluie dans le plat à dattes placé à côté de lui.

Un an plus tard, Bonaparte quittait l'Égypte pour voler au secours de

la France. Mon pays vivait alors des heures noires. Nos armées étaient régulièrement vaincues par les Autrichiens, les Anglais et les Russes qui menaçaient nos frontières ; à l'intérieur du pays, des royalistes préparaient le retour de la monarchie. Dépassé par les événements, le gouvernement n'arrivait pas à redresser la barre.

Bonaparte reprit les choses en main(86), comme Consul, puis Premier Consul. La prédiction était en train de se réaliser.

Ce ne fut pas du goût de tout le monde ! Les ennemis de la France ne désarmaient pas. Ainsi, dans le pays même, les projets de complots se multiplièrent. Et le 24 décembre 1800, rue Saint-Nicaise, en plein Paris, Bonaparte échappa de peu à un attentat. Dans son entourage, on lui suggéra de moins s'exposer, d'utiliser un sosie pour certains déplacements. Bonaparte n'avait pas peur. Pourtant, devant l'insistance de ses proches, il finit par se ranger à leur avis.

Il dépêcha des espions. Un médaillon à son effigie en poche, ces derniers sillonnèrent l'Europe durant de longs mois à la recherche d'une doublure. On dit que chacun d'entre nous possède un sosie quelque part dans le monde. Eh bien, Selim, lui, n'en avait pas. Ou alors il vivait loin, très loin. En Inde ou aux Amériques.

Bonaparte, se souvenant alors des dernières paroles du prêtre égyptien : "pour prendre définitivement son envol, l'aigle aura besoin de mon aide", chargea un homme de confiance de le retrouver. Et de le faire venir en France, dans le plus grand des secrets.

La nuit tombait sur la Malmaison(87). Napoléon avait renvoyé la domesticité, à l'exception de Constant, son premier valet de chambre, et des deux hommes qui l'avaient accompagné dans la nécropole. Tous les trois se tenaient dans l'escalier dérobé de la bibliothèque, prêts à bondir en cas de danger.

Pour la troisième fois, le mage à face de momie répéta sa mise en garde. Ses paroles résonnaient comme un avertissement d'outre-tombe :

— Es-tu certain de le vouloir ? Il est encore temps d'arrêter.

— Continue ! ordonna Bonaparte dans un souffle, en tendant la main au-dessus d'un sarcophage égyptien rempli de glaise.

Le mage lui entailla le doigt et fit goutter du sang.

— Ton sang va insuffler la vie à un autre toi-même.

Dans le cercueil, un terrible et diabolique prodige s'accomplissait.

— Mon Dieu ! hurla Bonaparte. Jésus, Marie !

Constant tambourina aussitôt à la porte.

— Un problème Sire ?

Bonaparte se ressaisit :

— Non, non, ça ira !

La matière inerte du sarcophage se tordait, se malaxait, se modifiait.

Lentement, une forme humaine s'ébaucha.

— Il sera toi, pensera, agira, parlera comme toi, dit le mage. Il t'obéira tant que tu porteras cette amulette. Prends !

Il lui tendit un bout de papyrus.

— Et si... Si un jour, je veux me débarrasser de mon double ?

— Il te suffira d'écrire sur ce papyrus la cause de sa mort.

Bonaparte regarda les hiéroglyphes et le dessin représentant deux bras dressés qui avaient été tracés dessus à l'aide d'un calame(88).

— Le symbole du Ka(89), annonça le prêtre, devant sa question.

Lorsque la chose sortit complètement formée du sarcophage, le Premier Consul eut l'impression de se voir dans un miroir.

— Enchanté Napoléon Bonaparte, dit la créature. Moi, c'est Napoléon Bonaparte.

Il avait le même accent corse !

Ah ! Selim, tu ne t'imagines pas l'utilité d'une doublure aussi parfaite. Bonaparte en usa et en abusa. Quand il tombait de sommeil, l'"autre Bonaparte" mettait la dernière main aux plans de bataille du lendemain. S'il était malade, son double le remplaçait à la tête des armées. Lorsqu'une soirée chez un haut dignitaire s'annonçait mortellement ennuyeuse, l'autre accomplissait la corvée.

L'illusion était parfaite : l'armée, la population, personne, pas même ses proches ne sut faire la différence entre eux. Ainsi, le 2 décembre 1804, craignant un nouvel attentat, c'est son sosie qui fut sacré empereur sous le nom de Napoléon I^{er}. Et après la défaite de Waterloo, c'est toujours le faux Napoléon qui fut exilé à sa place à Sainte-Hélène, tandis que le vrai allait vivre au fin fond de l'Amérique sous une fausse identité. Il y a vingt-six ans de cela. En 1815.

Pendant des mois, le vrai Napoléon se cacha de peur d'être reconnu. Puis, amaigri et barbu, pour tout dire méconnaissable, il refit surface. Discrètement. Il revint en France où régnait à nouveau un roi : le gros Louis le Dix-huitième.

Partout, dans les villes comme dans les campagnes, à Paris comme en province, on plaignait le triste sort de Napoléon. Dans des ateliers clandestins, des bonapartistes(90) fabriquaient des tabatières, des encriers en forme de bicornes et divers objets à son effigie. Des poèmes et des chansons le célébrant circulaient sous le manteau, fleurissaient sur les lèvres.

Dans son esprit, il n'y avait pas de doute. Il lui suffirait de se faire reconnaître, de dévoiler la supercherie. La France rirait alors du bon tour qu'il avait joué aux Anglais et aux royalistes, puis elle l'accueillerait comme le fils prodigue ! Il s'imaginait lever une nouvelle armée, reconquérir l'Europe et installer à sa tête son fils Napoléon II, dont il était sans nouvelles(91).

Enfin, il décida de se faire reconnaître. Cela se passa dans la taverne

d'une petite localité de province(92). Pour l'occasion, il avait revêtu sa fameuse redingote couleur gris de fer et portait son bicornes les ailes en bataille(93).

— Bonsoir, braves gens ! Je suis Napoléon, votre empereur !

Le moment de stupeur passé, le cabaretier se mit à ricaner :

— Et moi, le Pape en personne !

Une femme agita un index accusateur sous mon nez.

— Notre pauvre empereur, l'est prisonnier des Anglais.

— Ben oui mon gars ! s'exclama un vieil homme. On peut pas s'évader comme ça – Pffuit ! – d'une île.

Les autres clients de la taverne acquiescèrent. Mais Napoléon insista :

— En fait, c'est mon double qui est à Sainte-Hélène.

Il eut beau jurer de son identité, expliquer qu'en réalité un double surnaturel avait été exilé à sa place, on le prit définitivement pour un fou avant de le jeter dehors. Un gosse lui lança même des pierres, atteignant son couvre-chef qui valdingua à terre. Un terrible sentiment de solitude le submergea.

Le soir même, dans une chambre d'auberge, il écrivit à sa mère pour tout lui révéler. Elle au moins le croirait ! Puis il attendit sa réponse, pas moins d'un mois. Quand, enfin, celle-ci lui parvint, elle éteignit impitoyablement ses derniers espoirs :

Monsieur qui que vous soyez,

Vous devriez avoir honte de vous moquer de la douleur d'une mère. On a mis mon petiot Nabulione en cage. À l'avenir, je vous demanderai de ne plus troubler ma peine...

Te rends-tu compte Selim ? Sa propre mère ne le croyait pas ! À ce moment-là, il comprit l'implacable destin qu'il avait contribué à mettre en marche. En cédant sa place à son double, il s'était condamné à ne plus jamais être lui, Napoléon Bonaparte. Il imputa ses malheurs à sa doublure. Elle devait payer ; il voulut la faire mourir à petit feu. Dans un accès de colère, Napoléon déroula le bout de papyrus que lui avait donné le mage, pour y griffonner ces mots : "empoisonnement à l'arsenic(94)".

Au même moment (du moins il le supposait), dans sa maison de Longwood à Sainte-Hélène, la santé de son double se dégradait. Il mit cinq ans à mourir, pris de malaises et tordu de douleur. Aucun des médecins qui pratiquèrent l'autopsie ne comprit la cause de son décès. Le vrai Napoléon avait commis le crime parfait sur son autre lui.

Mais, avec cette mort, le vrai Napoléon entra définitivement dans

l'anonymat et son double dans la légende des grands hommes. À présent, il comprenait les paroles du vieux mage : “La part de toi qui deviendra légende connaîtra l’immortalité réservée jadis aux pharaons.” Cette part célèbre de lui-même n’était autre que son double. Brisé, il regagna l’Égypte, le pays où tout avait commencé. »

— Il est revenu ici ? s’étonne Selim.

— Oui, et il s’est installé près des pyramides. Là où, des années auparavant, il avait exhorté ses soldats à la vaillance(95).

— Par Allah ! Vous...

L’adolescent se frappe le front. Il vient de faire le rapprochement entre le vieillard et le héros de son histoire. Bien sûr ! Un seul homme peut en connaître tous les détails.

— Je suis le... vrai Napoléon I^{er} ! confirme le Français.

Selim ouvre la bouche ; il a envie de répondre qu’il n’est que le général Bonaparte, puisque c’est son double qui a été sacré. Mais il renonce, car à quoi bon torturer un vieil homme ?

— En France, continue le vieillard, on pleure un golem(96), et moi, qui versera une larme quand je rejoindrai mon Ka(97) ? Dis-le-moi, Selim ?

Sans attendre la réponse, le vieil Abounaparte s’abîme à nouveau dans la contemplation des pyramides, les tombeaux des pharaons. Une main passée sur l’estomac, comme on le voit si souvent représenté sur les tableaux.



POSTFACE

QUELQUE CHOSE À DÉCLARER, MONSIEUR L'AUTEUR ?

(Où il est révélé que l'auteur de ce livre
s'est permis quelques fantaisies)

La porte de verre fumé du compartiment s'ouvre dans un chuinement.

— Police ferroviaire, contrôle de routine ! annonce une voix sonore.

Assis côté fenêtre, je lève le nez de mon livre. Le jeune flic jette un œil à ma valise sur le porte-bagages.

Puis il me détaille. Comme s'il cherchait à mettre un nom sur mon visage.

Soudain, il se fend d'un sourire :

— Excusez-moi, monsieur, vous ne seriez pas Gilles Massardier(98) ?

— Oui, j'avoue. Depuis « L'histoire dans votre fauteuil », ma série d'émissions télévisées, on me reconnaît dans la rue, les magasins, même ici dans le train.

— Je vous ai fait dédicacer un livre au salon de Montreuil, l'an passé !

Je lui mens :

— Oui, je me souviens.

— Vous tombez à pic. C'est le chef qui va être content !

Le policier tourne les talons et referme promptement la porte derrière lui.

— Désolé, je vous garde au chaud.

Je m'étrangle de surprise.

— Mais !

J'actionne le loquet. Verrouillé de l'extérieur ! Je suis effaré. Je tambourine, j'enrage.

— Ouvrez-moi !

Mes cris n'y font rien. Je me rue à la fenêtre, ma main sur la poignée de laiton ; je baisse la vitre, passe la tête, me penche plus encore. Le corps à moitié dans le vide, j'oscille à la manière d'une balançoire. Prenant conscience du ridicule de ma situation, et surtout du danger qu'il y a à se pencher ainsi, j'abandonne ma tentative d'évasion ; je remets de l'ordre dans mes habits et me rassois.

Au bout d'un moment, les policiers reviennent. Je proteste vivement :

— C'est un scandale ! Je suis traité comme le pire des criminels !

Le chef prend la parole :

— C'est que, voyez-vous, j'ai des questions à vous poser.

— Des... questions ?

— Eh bien voilà, dit-il en me tendant un livre. Sur les conseils de mon subalterne, je viens d'acheter votre bouquin pour ma fille qui est passionnée d'histoire... C'est bientôt son anniversaire.

Je reconnais mon dernier ouvrage : *Contes et Récits des Grandes Énigmes de l'Histoire*.

— Et alors ?

— Ben, j'ai lu vos contes pendant une pause et je n'arrive pas à démêler le vrai du faux. Ne le prenez pas mal, mais je ne veux pas que ma fille croie n'importe quoi. J'aimerais connaître la part de vérité et d'invention qu'il y a dans chaque texte.

— Cela risque d'être long !

— Oh, on a tout notre temps. Le train n'arrive pas à Lyon avant cinq heures.

Je pousse un soupir.

— Ai-je vraiment le choix ? Non. Bon d'accord. Commençons par le premier récit. Les personnages de *Sur la piste du passé* sont fictifs.

— Ah, ah, vous avouez donc ? ! s'écrie le policier. Vous trichez avec l'Histoire.

— Vous vous trompez ! Certes mes héros sont de pures inventions, mais l'intrigue, elle, repose sur une hypothèse sérieuse. Pour certains, Cro-Magnon a remplacé Neandertal soit de manière brutale, en l'éliminant, soit de manière progressive parce qu'il était technologiquement plus avancé. Pour d'autres, des contacts pacifiques ont donné lieu à des mariages entre les deux espèces et donc à la naissance d'hybrides.

— Ah ! Et quelle est la plus vraisemblable ?

— En fait, la question n'est pas définitivement tranchée. Si on se réfère aux tests ADN pratiqués sur des ossements préhistoriques et sur un échantillonnage de personnes vivantes, il faut admettre que notre

patrimoine génétique doit tout à Cro-Magnon et rien à Neandertal. Ce qui tendrait à prouver qu'il n'y a pas eu de métissage. Pourtant, on a découvert, en 1998, à Lagar Velho, au Portugal, le squelette d'un enfant de quatre ans, peut-être métis.

— Ma foi, rien n'est simple, souffle l'homme visiblement impressionné.

— C'est souvent ainsi en histoire, vous savez ! Passons au second conte, *Les Enfants du déluge*. Eh bien, de récentes campagnes océanographiques prouvent qu'une catastrophe s'est abattue sur les rivages de la mer Noire. Par contre, on ignore encore, faute de découverte archéologique, si ces côtes étaient peuplées à l'époque du cataclysme. Dans l'affirmative, peut-être aurions-nous là l'origine du mythe du déluge que les Mésopotamiens, puis les Hébreux ont raconté.

— Mince alors !

— Cela dit, n'allez pas croire que la catastrophe a été mondiale. Il ne faut pas prendre les mythes au pied de la lettre. C'est d'ailleurs le thème du quatrième récit : *Ma Guerre de Troie*. La guerre de Troie a bien eu lieu, mais de nombreuses fois, et probablement pas telle que Homère et les autres poètes l'ont réinventée. Après tout, ils ont eu raison. N'est-ce pas le but des légendes et des contes d'aller au-delà de la réalité ? Quitte à transformer de vulgaires expéditions de pillage en combat titanesque entre Grecs et Troyens.

Je m'arrête, tire mon col de chemise, me racle ostensiblement la gorge.

— Je pourrais avoir un peu d'eau ? J'ai la gorge sèche à force de parler.

Le chef envoie le jeune policier chercher de l'eau. Cinq minutes plus tard, ce dernier apporte une bouteille. Je m'octroie alors deux minutes de pause. Après m'être désaltéré, je reprends :

— Voyons voir, où en étais-je ? Ah oui, revenons au troisième conte ! *Le Secret d'Imhotep*. Cet Imhotep a véritablement existé. C'est à lui que l'on doit la première pyramide à degrés. Mais cette histoire de concours d'architectes, elle, est totalement inventée. Quant au secret de la construction, même si chaque année apporte son lot de nouvelles hypothèses, les égyptologues penchent pour une rampe d'accès en briques. Celle-ci était en partie recouverte de troncs de palmiers placés en travers afin d'empêcher les lourds blocs de s'enfoncer dedans. Ces troncs, recouverts de limon arrosé d'eau et donc très glissants, facilitaient le halage des traîneaux chargés chacun d'un bloc de pierre.

Sur une feuille de papier, je gribouille devant eux un dessin avant de préciser :

— Mais les spécialistes se disputent encore au sujet de la forme de cette rampe : droite ou en colimaçon ?

— Ah bon ! Je pensais à une technique plus extraordinaire.

— Désolé de vous décevoir, mais c'est ainsi.

— Et sur le secret des templiers, que pouvez-vous me dire ?

— Ils sont nombreux, aujourd'hui encore, les « Indiana Jones » qui lui courent après. C'est le cas du héros de *Il dort encore sous le donjon de Gisors*. Bien que très simplifié et romancé, ce conte s'inspire d'un personnage réel qui a relancé le mystère dans les années 1946-1970. En fait, on peut douter de l'existence d'un véritable trésor, aussi bien à Gisors qu'ailleurs.

— Non ?!

Je hoche la tête.

— La richesse des templiers était réelle, mais elle consistait surtout en terres et en châteaux. Pour vous donner un chiffre : au XIII^e siècle, l'ordre possédait trois mille quatre cent soixante-huit châteaux, commanderies et maisons dépendantes, un peu partout en Europe.

Satisfait de ma réponse, le chef passe à une autre histoire.

— J'ai été très étonné par votre conte sur le Masque de fer ? D'après Alexandre Dumas, dont j'ai lu le roman, ce serait le frère jumeau du roi.

— Eh non, cher Monsieur ! Pas dans la réalité. C'est la faute à Voltaire ! C'est quand même lui qui a lancé l'idée ! Et l'hypothèse d'un frère jumeau du roi a eu un vif succès chez les romanciers et les cinéastes.

Mais les historiens, qui ont passé au crible les registres des prisons « fréquentées » par le Masque ainsi que la correspondance de Saint-Mars, son geôlier, penchent pour un valet, un certain Danger ou Daugier, selon les graphies. Apparemment, ce pauvre Danger a eu l'incroyable malchance d'être au mauvais endroit au mauvais moment par trois fois. Il fut mêlé de près ou de loin à une affaire pas très claire qui le conduisit droit en prison. Là-bas, il connut Fouquet et ses petits secrets. Et enfin, il fut le faire-valoir d'un homme sans scrupule qui courait les honneurs.

— Ce que vous racontez est donc vrai ?

— Tout au moins, c'est l'hypothèse la plus sérieuse. Parfois la réalité dépasse la fiction.

— Qui était la bête du Gévaudan ? enchaîne mon propre geôlier sans attendre.

Ses questions, sèches, qui vont à l'essentiel, me font penser à un interrogatoire.

— Dès le début, les loups ont été accusés et pourchassés. Pourtant, les zoologues ne cessent de le répéter : le loup est trop craintif pour s'attaquer à l'homme. Il faudrait qu'il soit enragé pour le faire et, dans ce cas, il succomberait rapidement à la maladie.

On a aussi évoqué des animaux exotiques (hyène, singe...) échappés

de ménageries. Aujourd'hui, on pense plutôt à un hybride chien-loup entraîné à tuer. Dressée par un homme des bois qui obéissait aux ordres d'un noble pervers, la bête aurait fini par échapper à tout contrôle. Quant à moi, j'ai préféré mêler les thèmes du loup-garou et de l'enfant sauvage (*Délivrez-nous du mal !*). Même si cette hypothèse est invraisemblable, elle fait la part belle à des croyances profondément enracinées dans les campagnes du XVIII^e siècle. Certains des habitants du Gévaudan ont vraiment cru que la Bête était un loup-garou !

— Pris la main dans le sac ! m'interrompt le policier. Vous avez une fois encore triché avec l'Histoire.

— Je vous l'ai déjà dit : dans le conte, on peut se le permettre. Du moins tant qu'on rétablit la part de la vérité à la fin de l'ouvrage. D'ailleurs, j'ai aussi beaucoup inventé dans *De robe et d'épée* : toutes les mésaventures du héros sont fausses, tandis que la base est authentique. Le chevalier a bel et bien été espion, soldat, ambassadeur et travesti ; les Anglais ont effectivement parié sur lui, et certains ont même envisagé de le kidnapper. D'Éon a vraiment eu une vie digne d'un roman de cape et d'épée.

— Alors, était-il fille ou garçon ?

— Garçon assurément.

Le chef fait la moue alors que son subalterne sourit franchement.

— Hé chef, vous avez perdu votre pari !

— Oh, ne la ramenez pas, râle-t-il. J'aimerais plutôt entendre monsieur Massardier à propos de l'avant-dernier récit : *ADN copyright*. Ce sont vraiment les tests ADN qui ont permis de faire la lumière sur l'énigme Louis XVII ?

— Affirmatif. Les résultats ont été rendus publics le 19 avril 2000 ! De telles analyses servent autant aux investigations historiques qu'aux enquêtes policières. Auparavant, en 1998, elles avaient déjà permis de démasquer Naundorff, le plus célèbre des faux « Louis XVII », dont les descendants actuels réclamaient le trône de France. Un examen pratiqué sur un fragment de son humérus a révélé que ce Naundorff n'avait aucun lien de parenté avec la famille royale.

Pressé d'en finir, j'ajoute :

— *Dans la peau de Napoléon* est une fantaisie basée sur deux questions : de quoi Napoléon est-il mort ? Et repose-t-il bien aux Invalides ? Ces interrogations sont dues, comme souvent, à des rumeurs qui ont été alimentées par l'empereur lui-même. Il était en effet intimement persuadé que l'Angleterre le faisait mourir à petit feu et que cette ennemie de toujours ne rendrait jamais son corps à la France. Des analyses ont été effectuées par le labo du FBI sur des cheveux de Napoléon. C'était dans les années 1990.

— Et alors ? me demande le policier.

- Elles ont révélé des traces d'arsenic.
- Quelqu'un l'a donc bien empoisonné !
- Pas si sûr. On sait que l'arsenic était utilisé à faible dose comme médicament. Peut-être a-t-il été simplement prescrit à l'empereur qui souffrait d'un cancer à l'estomac ou d'une hépatite chronique. Cette fois, la science ne permet pas vraiment de conclure.
- Et son corps, il est aux Invalides ?
- Pour en être définitivement sûr, il faudrait ouvrir son cercueil et procéder à des tests ADN. Voilà, c'est fini, je n'ai écrit que dix contes. Vous pouvez me relâcher.
- Dommage que vous n'ayez pas raconté le cas Jack l'éventreur. Je hausse les épaules.
- Peut-être dans un second volume ; il y a tant de mystères à résoudre.
- Au prochain bouquin alors ?! Allez, on vous laisse. Le train ne va plus tarder à entrer en gare. Bonne fin de voyage.
- Quand même, ces policiers ne manquent pas de toupet !

~ L'HISTORIQUE DU MATIN ~ LE JOURNAL DU PASSÉ

3, rue du Passé Reconstitué - 42100 Saint Étienne

RÉVÉLATIONS
EXCLUSIVES

LE MASQUE DE LIVRES ÉTAIT LE FRÈRE CACHÉ DE L'AUTEUR À SUCCÈS !

L'auteur séquestre son frère jumeau dans sa cave !

Après une enquête de plusieurs mois, l'enseignant et auteur stéphanois, Gilles Massardier, a été interpellé à son domicile. Depuis six ans, il séquestre son frère jumeau Sellig dans sa cave, l'obligeant à faire ses cours, corriger ses copies et écrire ses livres à sa place. Le pauvre prisonnier vivait dans le plus grand dénuement. L'auteur indélicat a été déféré devant la justice où il aura à répondre de ses actes (pour plus de détails, cf. en pages intérieures).

Le coupable



PHOTO : MARCH



PHOTO : J.-P. YAGANAS

La victime

LA GRANDE ÉNIGME DE LA CRÉATION ARTISTIQUE :



– Il faut un dessin pour la fin. Que faire ?
– Dessine-nous une dernière fois...

1 Aujourd'hui, il n'existe plus sur Terre qu'une espèce d'hommes : l'Homo Sapiens, dont l'homme de Cro-Magnon est le représentant lointain.

2 La plupart du temps, on ne découvre que des morceaux de squelettes.

3 Inventeurs : nom donné aux découvreurs de trésors, de grottes...

4 À partir des débris fossiles, Fred tente de reconstituer la vie de nos ancêtres. Quant à Maria, elle étudie les traces laissées sur les os par les maladies, les accidents ou les traumatismes dus à des armes.

5 Propulseur : comme son nom l'indique, cet instrument de bois ou d'os permet de lancer plus loin et plus fort les armes de jet.

6 Il s'agit du mégacéros, un cerf géant.

7 Certains préhistoriens estiment que les chasseurs de l'époque entraient très souvent bredouilles de la chasse ; c'était donc la cueillette des femmes qui assurait une bonne part de la subsistance.

8 Selon certains experts, l'augmentation de la teneur de l'atmosphère en CO₂ : et en méthane, qui résulte des activités humaines, est à l'origine d'une élévation de la température de la planète et serait la cause de changements climatiques. Un scénario catastrophe prévoit même la fonte des glaciers, et donc une montée du niveau des mers susceptible de submerger de nombreuses plaines littorales.

9 La Bible chrétienne se compose de deux grandes parties : l'*Ancien Testament* correspondant approximativement à la Bible hébraïque, écrite du XI^e siècle au V^e siècle av. J.-C. et le *Nouveau Testament*, qui comprend les quatre évangiles racontant la vie du Christ, écrit de 65 à 100 ap. J.-C. L'histoire de Noé appartient à l'*Ancien Testament*. Quant à la légende mésopotamienne, elle date du XVII^e siècle av. J.-C.

10 Les poissons d'eau douce ont été empoisonnés par le sel contenu dans la mer.

11 Parabole : récit imagé comportant une morale.

12 Hemef : « Sa Majesté ». Le terme de *per-aâ* (pharaon) n'est employé qu'à la fin de l'histoire égyptienne.

13 Horus Nétérirkhet : nom donné par ses contemporains au pharaon Djéser ou Djoser (XXVII^e siècle avant J.-C.).

14 Les premiers tombeaux, appelés « mastabas », furent construits en briques (mélange de paille broyée et d'argile, moulé puis séché au soleil). Ils avaient la forme de bancs.

15 Khôl : fard pour les yeux.

16 Natron : carbonate de sodium hydraté naturel, bien connu des anciens Égyptiens qui s'en servaient pour conserver les momies.

17 Pour les besoins de ce récit, je n'ai retenu que deux des

hypothèses les plus surprenantes, farfelues diraient les égyptologues, quant à la construction des pyramides. Celle du béton a été avancée tout récemment.

18 Vizir : premier ministre.

19 Près de Memphis, à une vingtaine de kilomètres du Caire, cette ancienne nécropole comprend notamment la toute première pyramide.

20 On ne connaît pas exactement les dates de naissance et de mort d'Homère (les historiens donnent seulement une fourchette : entre le IX^e et le VII^e siècle avant J.-C.).

21 Aède : poète-récitant de la Grèce antique. Les historiens sont à peu près tous d'accord pour dire que derrière le personnage d'Homère se cachent en fait plusieurs auteurs, dont les noms n'ont pas été conservés.

22 L'image traditionnelle d'Homère est celle d'un vieillard aveugle.

23 Autre nom de l'Asie Mineure. C'est dans cette région que l'on situe traditionnellement Troie.

24 4,5 km pour être précis, mais aux temps anciens, la cité devait être encore plus proche de la mer.

25 Elles ont été nommées respectivement Troie I, II, III, etc. jusqu'à IX.

26 Des archéologues ont expliqué ces destructions par un tremblement de terre. Ce qui n'est pas impossible, car de tels séismes sont fréquents dans cette région du monde.

27 Les Troyens, dont l'origine est encore très floue, parlaient une langue voisine de celle des Hittites d'Anatolie.

28 Dans un passage bien connu, Homère fait une sorte de décompte des navires envoyés par les cités grecques.

29 Troie : le nom grec est Ilion.

30 Du fait de sa position charnière entre Méditerranée et mer Noire, Troie fut une plaque tournante du commerce. Sa prospérité, le nombre impressionnant de marchandises qui s'échangeaient là-bas a dû susciter bien des convoitises.

31 Dans la légende, le seul moyen de vaincre Achille est de le frapper au talon. L'expression « talon d'Achille » est restée dans le langage courant pour désigner le point faible de quelqu'un.

32 Gisors : ville du Vexin normand, dans le département de l'Eure, à une soixantaine de kilomètres de Paris.

33 L'ordre du Temple a été fondé en 1118 à Jérusalem. Il avait pour mission de protéger les pèlerins qui s'y rendaient. Les templiers sont devenus riches et puissants grâce à leur rôle de banquier.

34 Au Moyen Âge, le château est construit sur un monticule de terre, une butte ou motte. Cette dernière était le plus souvent artificielle.

35 Occupation : période historique qui s'étend de 1940 à 1944,

pendant laquelle la France fut occupée par l'Allemagne nazie.

36 Les « Vert-de-gris » : expression péjorative que les Français utilisèrent pendant la Seconde Guerre mondiale pour désigner les soldats allemands. Elle fait référence à la couleur de leur uniforme.

37 Le Temple : ancien monastère des templiers à Paris.

38 Après la guerre, des prisonniers allemands ont été utilisés par les autorités, notamment dans des opérations dangereuses comme le déminage.

39 Roturier : qui n'est pas noble.

40 Louis XIII le Juste (1601 – 1643).

41 Charles de Batz-Castelmore dit d'Artagnan (vers 1613-1673).

42 Coquille : partie inférieure de la garde servant à protéger la main.

43 Louis XIV le Grand (1638-1715). le fameux Roi Soleil qui succéda à Louis XIII en 1643.

44 La citadelle, qui n'existe plus, dominait une petite cité du Piémont, au sud-ouest de Turin (Italie). La région appartient au royaume de France de 1631 à 1696.

45 Antonin Nompar de Caumont, duc de Lauzun, passa du statut envié de favori du roi à celui de prisonnier à cause de ses vantardises et de son insolence. Il fut enfermé à Pignerol durant neuf années.

46 Merle : personne peu recommandable.

47 Il s'agit des îles de Lérins, petit archipel de la Côte d'Azur, face à Antibes.

48 Bien plus tard (en 1751), Voltaire popularisa l'idée du Masque de fer, frère jumeau du roi Louis XIV, caché à sa naissance pour ne pas poser de problème dynastique. Alexandre Dumas la reprit à son compte dans son *Vicomte de Bragelonne*.

49 On la visite encore aujourd'hui. C'est une pièce de trente mètres carrés.

50 Chacune des tours de la Bastille avait un petit nom.

51 Le bailli était un officier royal de justice.

52 Une des paroisses du Gévaudan (aujourd'hui le département de la Lozère et un canton de Haute-Loire).

53 Les fenêtres n'étaient que des ouvertures pratiquées dans le mur, sans châssis ni verre, seulement fermées par des volets.

54 Dragons : soldats de cavalerie (à pied ou à cheval selon le terrain). Ils se sont rendus tristement célèbres à cause des violences commises à l'encontre des protestants.

55 Pendant trois ans, du printemps 1764 à l'été 1767, la Bête aura terrorisé le Gévaudan, commettant 230 attaques, tuant entre 80 et 121 personnes, pour l'essentiel des enfants et des femmes.

56 Il s'agit de Louis le Quinzième.

57 Culottes : vêtement court, serré sous les genoux.

58 « Lady Guinée » et « Milord Sterling » : deux surnoms donnés à d'Éon par les parieurs.

59 Lanterne sourde : lanterne dont on cache la lumière à volonté.

60 En 1770, au plus fort des paris, d'Éon a quand même quarante-deux ans.

61 Trousser : action de relever un vêtement.

62 Courir le guilledou : avoir des aventures galantes.

63 La Prusse : un des royaumes allemands au XVIII^e siècle.

64 C'est-à-dire énigmatique.

65 Avec les pistolets de l'époque, on ne fait feu qu'une fois et le temps de recharge est relativement long.

66 Montesquieu : philosophe français (1689-1755).

67 Hobereau : gentilhomme campagnard.

68 La tsarine était une amoureuse de la culture française et savait parler et lire notre langue, par ailleurs langue diplomatique de toute l'Europe à cette époque.

69 Surnom de Louis XV.

70 Estafier : valet armé, garde du corps.

71 Il a fonction d'ambassadeur.

72 Pour connaître la vérité sur d'Éon, reportez-vous à la postface (*Quelque chose à déclarer ; monsieur l'auteur ?*).

73 Bourbon et Orléans : nom des deux familles prétendant au trône de France.

74 Dauphin : nom donné au fils du roi.

75 Requiem : messe des morts. Mozart mourut avant d'achever son œuvre.

76 Sans-culottes : révolutionnaires issus des classes populaires. Ils portaient le pantalon au lieu de la culotte, considérée comme un vêtement d'Ancien Régime.

77 Formule de salutation signifiant « paix sur toi » en arabe.

78 Aujourd'hui, les banlieues du Caire, une des plus grandes villes de la planète, ne sont plus qu'à 200 mètres des pyramides.

79 À en croire les témoins, lorsqu'on exhuma le corps de l'empereur pour le ramener de Sainte-Hélène en France, on le trouva dans un parfait état de conservation, comme s'il avait été enterré la veille. C'était pourtant dix-neuf ans après sa mort.

80 El-Ahram : « les pyramides » en arabe.

81 Celle-ci passait par l'isthme de Suez, en Égypte. Couper cette route commerciale revenait à priver l'Angleterre d'une partie de ses ressources.

82 Les Mamelouks étaient d'anciens esclaves entraînés à la guerre (une sorte de corps d'élite) pour le compte de l'Empire ottoman (turc). Peu à peu, ils devinrent les vrais maîtres de l'Égypte.

83 Surnom familial donné par les Égyptiens au général Bonaparte.

84 Longue tunique recouvrant le corps du cou aux chevilles.

85 Un des symboles de l'Empire napoléonien.

86 Il lui avait fallu à peine un mois entre son retour en France (octobre 1799) et le coup d'État du 19 Brumaire (10 novembre) pour prendre le pouvoir.

87 Malmaison : château des bords de Seine, non loin de Paris. Une des demeures de Napoléon.

88 Calame : bout de roseau avec lequel les scribes écrivaient.

89 Selon les anciennes croyances égyptiennes, le Ka est une sorte de double spirituel, d'ange gardien, qui posséderait à la fois les traits et les qualités d'un individu.

90 Bonapartistes : nom donné aux partisans de l'empereur.

91 Né en 1811, le fils de Napoléon et de Marie-Louise vit à cette époque à la cour d'Autriche, où son éducation est étroitement surveillée par les ennemis de l'ex-empereur.

92 Authentique ! Un homme s'est bien fait passer pour Napoléon alors que ce dernier se morfondait à Sainte-Hélène.

93 C'est-à-dire les ailes parallèles aux épaules.

94 On a trouvé dans les cheveux de Napoléon, prélevés en 1821 et analysés en laboratoire, un taux anormalement élevé d'arsenic. Certains pensent donc qu'il a pu être empoisonné.

95 Juste avant la fameuse bataille des Pyramides, dont il est question au début de ce récit, le général Bonaparte aurait, selon la tradition, prononcé ces célèbres paroles : « Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent. »

96 Golem : être artificiel créé à partir de terre.

97 Pour les anciens Égyptiens, « rejoindre son Ka » signifiait mourir.

98 Le début de ce récit s'inspire très librement d'une mésaventure (moins les péripéties) arrivée à André Castelot, qui fut enfermé dans son compartiment par des douaniers désireux de savoir si Napoléon avait bien été empoisonné, comme l'annonçait la presse.